

UNIVERSITY OF ARIZONA

UNIV. OF ARIZONA

PQ2605.L2 P7 1928

mn

Claudel, Paul/Deux farces lyriques



3 9001 03932 5611

DEUX FARCES LYRIQUES

PROTÉE — L'OURS ET LA LUNE



Y0-BTJ-422

nrf

GALLIMARD

DEUX FARCES
LYRIQUES

OEUVRES DE PAUL CLAUDEL

nrf

Poèmes

ODE JUBILAIRE POUR LE 600^e ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE DANTE. (*épuisé.*)
CORONA BENIGNITATIS ANNI DEI.
CINQ GRANDES ODES.
DEUX POÈMES D'ÉTÉ. (*épuisé.*)
LA MESSE LA-BAS.
POÈMES DE GUERRE.

FEUILLES DE SAINTS.
LA CANTATE A TROIS VOIX, *suivie de*
SOUS LE REMPART D'ATHÈNES et
de traductions diverses (Coven-
try Patmore, Francis Thomp-
son, Th. Lowell Beddoes).
POÈMES ET PAROLES DURANT LA
GUERRE DE TRENTE ANS

CENT PHRASES POUR ÉVENTAILS.

Théâtre

L'ANNONCE FAITE A MARIE.
L'OTAGE.
LA JEUNE FILLE VIOLAINE (pre-
mière version inédite de
1892).
LE PAIN DUR.
L'OURS ET LA LUNE.
LE PÈRE HUMILIÉ.
LES CHOÉPHORES, *traduit du grec.*
LES EUMÉNIDES, *traduit du grec.*

DEUX FARCES LYRIQUES : Protée.
— L'Ours et la Lune.
LE SOULIER DE SATIN OU LE PIRE
N'EST PAS TOUJOURS SÛR.
LE LIVRE DE CHRISTOPHE COLOMB,
suivi de L'HOMME ET SON DÉSIR.
LA SAGESSE OU LA PARABOLE DU
DESTIN.
JEANNE D'ARC AU BÛCHER.
L'HISTOIRE DE TOBIE ET DE SARA.

THÉÂTRE (2 vol., Bibliothèque de la Pléiade).

Prose

UN COUP D'ŒIL SUR L'ÂME JAPO-
NAISE. (*épuisé.*)
POSITIONS ET PROPOSITIONS, I et II.
L'OISEAU NOIR DANS LE SOLEIL
LEVANT.
CONVERSATIONS DANS LE LOIR-ET-
CHER.
INTRODUCTION A LA PEINTURE
HOLLANDAISE.
FIGURES ET PARABOLES.
LES AVENTURES DE SOPHIE.
UN POÈTE REGARDE LA CROIX.

L'ÉPÉE ET LE MIROIR.
ÉCOUTE, MA FILLE.
TOI, QUI ES-TU ?
SEIGNEUR, APPRENEZ-NOUS A PRIER.
DISCOURS ET REMERCEMENTS.
L'ŒIL ÉCOUTE.
MORCEAUX CHOISIS.
PAGES DE PROSE.
LA PERLE NOIRE, *textes recuei-
lis et présentés par André
Blanchet.*

Editions illustrées

PROTÉE, illustré par Daragnès.
(*épuisé.*)
L'HOMME ET SON DÉSIR. (*épuisé.*)
CORYMBE DE L'AUTOMNE, par
Francis Thompson, *traduit de
l'anglais, illustré par André
Lhote.* (*épuisé.*)
VERLAINE. Poème, 12 gravures
sur bois par André Lhote.
(*épuisé.*)
SAINT GENEVIÈVE. Poème, illus-
tré de 24 figures aux deux
encres, gravées sur bois sui-
sant le procédé japonais par
M. Boukotou Igami, d'après
les originaux dessinés, sur les
idées de l'auteur, par M^{me} Au-
drey Parr. (*épuisé.*)
LE SOULIER DE SATIN, avec fron-
tispices par José Maria Sert.
LA LÉGENDE DE PRAKRITI, avec un
frontispice par Jean Charlot.
LE LIVRE DE CHRISTOPHE COLOMB,
illustré par Jean Charlot.
DONOITZU, illustré par R. Harada.
SAINT FRANÇOIS, illustré par José Maria Sert.

SAINT FRANÇOIS, illustré par José Maria Sert.

PQ

2605

PAUL CLAUDEL

L2

de l'Académie Française

P7

1928

DEUX FARCES — LYRIQUES

PROTÉE — L'OURS ET LA LUNE

nrf

GALLIMARD

Seizième édition

Il a été tiré de cette édition cent soixante-dix exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont quinze exemplaires hors commerce marqués de a à o, cent vingt-cinq exemplaires numérotés de 1 à 125 et trente exemplaires d'auteur hors commerce numérotés de 126 à 155.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by librairie Gallimard, 1927.*

PROTÉE

DRAME SATYRIQUE EN DEUX ACTES

PERSONNAGES

PROTÉE.

MÉNÉLAS.

HÉLÈNE.

LA NYMPHE BRINDOSIER.

LE SATYRE MAJORDOME.

SATYRES.

PHOQUES.

A la suite de l'Orestie, Eschyle avait placé un drame satyrique dont il ne nous reste que le titre : Protée. C'est en rêvant sur ces deux syllabes que je me trouve avoir composé la pièce suivante.

P. C.

La musique de scène de cette pièce a été faite par M. Darius Milhaud.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

L'île de Naxos, quelque part entre la Crète et l'Égypte.

On voit sur le proscenium LA NYMPHE BRINDOSIER en tunique courte et ruban classique dans les cheveux, |tenant en main un long bâton recourbé de pâtre. Deux petites cornes dorées près des oreilles.

A mesure qu'elle parle la toile du fond s'éclaire et l'on voit par transparence, serrés en une longue rangée sur une corde et accrochés l'un à l'autre comme des singes malades, une bande de Satyres.

LA NYMPHE BRINDOSIER. — Satyres chèvre-pieds, triste brigade, écoutez-moi ! de ceux que Protée, le vieillard absurde de dessous la vague, A ramassés un par un, comme on pique les grains mûrs d'une grappe,
Quand ils riboulaient de l'un de nos bateaux,

car ces bêtes n'ont pas le pied marin, et vous pensez si nous nous amusions à les ramasser !

Et ce n'est pas une fois ni deux que le Fils de Zeus a traversé et retraversé avec furie d'un bord à l'autre cette mer si bleue qu'il n'y a que le sang qui soit plus rouge !

Soit qu'il se porte vers l'Inde, soit qu'il ait envie de la Thessalie, car ce n'est pas la raison ni aucun ordre qui conduit le dieu du vin !

Et quand le chef même titube,

A quel fil voulez-vous que se rattache un pauvre Satyre, quand la mer et le bateau dansent à qui mieux mieux,

Et que tout au hasard monte et descend, et vous direz que c'est nous qui sommes ivres !

Et que là voilà quand elle s'apaise toute paonnante au soleil de grandes fleurs de pive dans le grésillement de l'écume ! — M'entendez-vous, petits frères ?

LES SATYRES, *faiblement derrière la scène.*
(*Chœur polyphonique.*) — Méeéé !

BRINDOSIER. — Quelle triste voix ! Mais je vous le dis, bientôt vos douleurs prennent fin

Et l'étroite prison de cette œuvre d'art que Protée appelle son île, et le régime absurde, et l'esclavage du vieillard !

Bientôt le vaste monde à nouveau nous est ou-

vert ! Ah, qu'il y fait bon mener son train alors que tout est désert encore.

Et qui reprocherait à un dieu dans sa joie de prendre la forme d'une bête, s'il ne peut s'en empêcher,

Une fois qu'il a pris l'odeur de la terre, plus forte que celle d'un lion ou de troupeaux fumants,

Alors que c'est le matin, et que tout est libre encore, et qu'il n'y a pas une Face-pâle à voir, et que le monde est à nous !

Sus, durs paysans ! que d'autres de vos frères partent à la recherche des métaux sous la terre ! mais nous, c'est de son sang vivant que nous voulons tâter !

A nous de connaître la longue et brûlante colline sous les prunelliers pour y mettre la vigne comme un fausset tortueux et le pépin de feu entre les durs silex !

Ce soir nous serons partis, mes compagnons !

LES SATYRES (*chœur polyphonique.*) — Méeéé ! Méeéé ! Méeéé !

BRINDOSIER. — Mée ! Mée ! Oui, vous pouvez bêler ! bêtes à laine ! bêtes à chagrin ! demi-bêtes et demi-dieux ! Notre salut est proche !

Nous pillerons la grappe encore ! Frais vallon, nous couperons d'un jus rouge encore l'eau rapide et glacée de ton artère !

Et je déterrerais pour vous ce pot que j'ai enfoui jadis entre les pieds du dieu Chronos, empli d'un dur nectar qui est aussi brun que la giroflée !

A la fête des vendanges, quand on flambe les vieilles queues avec une mèche de soufre

Vous me verrez danser encore pour vous sur la tonne roulante, une torche dans chaque main !

Aussi vrai que mon nom est Brindosier, et la chèvre montagnarde qui m'a conçue

M'a nommée ainsi à cause de la manière dont je sais prendre le poignet d'un homme et le ficeler tout à coup comme une couleuvre

Comme ces longs rubans que le vigneron porte au cordon de son tablier !

Et seul le vieillard Protée a su un jour me prendre et me capturer, avec ses perles idiotes ! (mais je lui revaudrai ce tour.)

Car j'ai regardé dans ses phylactères prophétiques où lui-même ne comprend rien, archives du Futur, et j'y ai vu des choses qu'il ne sait pas.

Notre délivrance approche !

Voici que le divin Ménélas, le fils d'Atrée, le gendre de Jupiter,

Approche sur un navire aussi fou que son maître,

Et à chaque vague le fier cheval à la crinière

de chevilles qui sans voile et sans gouvernail entraîne la mer cabriolante,

Pique du nez dans la plume et le relève incontinent vers le ciel comme une cocotte qui boit.

Il arrive ! Il débarque !

LES SATYRES (*Chœur polyphonique — interrompu.*) — Méé ! Méé !

BRINDOSIER. — Mettez la planche !

*Deux Satyres — ils sont tout noirs et velus avec des cornes de bélier jaunes et la poitrine ainsi que la figure teintes à l'ocre rouge, larges culottes et housseaux de poils noirs — sortent en rampant de dessous la toile de fond et mettent une planche par-dessus l'orchestre. Une flèche partant du fond de la salle vient siffler au-dessus d'eux. Ils s'enfuient éperdu-
ment.*

BRINDOSIER. — Voilà ce que c'est que de rendre service à un malotru !

MÉNÉLAS, *au fond de la salle.* — Maintenant j'ai les deux pieds à terre et je défie les dieux !

BRINDOSIER. — Il est sauf et, bien sûr, la première chose à faire est de blasphémer.

Elle se retire à l'écart.



SCÈNE II

MÉNÉLAS, l'arc au dos, tenant de la main droite une épée et de la main gauche la main d'une femme voilée d'une mantille, HÉLÈNE, arrive au fond de la salle. Il est vêtu dans le goût des héros de tapisseries avec un casque empanaché sur la tête. HÉLÈNE est habillée dans le même goût héroïque. Haute coiffure poudrée, mouches. Ils franchissent avec précaution l'abîme orchestral sur la planche qui plie dangereusement.

MÉNÉLAS, après avoir pris une pastille dans une jolie tabatière et éclairci sa voix, face au public. — Dieux ! ce n'est donc pas assez d'avoir déchaîné tous les éléments ensemble contre moi,

Et si ce coup de foudre par le travers de Syra qui a fait de mon mât une écharde ne nous a pas coupés en deux, c'est pas la faute de celui qui l'a ajusté !

Il faut encore vous moquer de moi !

Ce matin voilà le bateau contre le vent sans rames ni gouvernail qui se met à marcher tout seul comme quelqu'un qui sait où il va,

Et voilà la terre, c'est bien. Mais la première chose que je vois sur un rocher, qui me regarde avec ses gros yeux,

C'est un sauvage avec de grandes cornes de béliet qui lui sortaient de la tête, qui me regardait en me tirant la langue.

J'ajuste le monstre, je tire, il fuit,

Et fuyant à petits sauts il me montre des cuisses et un derrière tout couverts de longs poils comme celui d'un bouc !

Que me veut cet être biscornu ? Alors, ce n'est pas assez de me poursuivre, il faut encore m'insulter !

Car les choses que je ne comprends pas sont pour moi comme une insulte personnelle.

Un homme avec un cul de bouc, j'en ai le rouge au front !

C'est bien, je vous défie tous, là-haut, toute la séquelle dans l'Ouranos !

Et toi-même, le beau-père ! Qu'est-ce que tu faisais pendant que Paris m'enlevait ta fille ?

C'est alors qu'il fallait brandir tes pétards et ta machine à tonner !

Mais c'est bien. Sans toi je suis allé la reprendre où elle était,

Et je ramènerai à Sparte avec moi celle-ci que j'ai épousée et qui est ma propriété,

Que tu le veuilles, ou non, malgré le vent et la tempête, et toutes ces choses que l'on ne comprend pas !

L'épée du moins est une chose que l'on comprend et le bel Alexandre, là-bas, en a tâté, ce cher Pâris !

Viens, Hélène, tiens bien ma main, je ne te lâcherai pas.

Et je ne puis dire que je tire de toi grand plaisir.

Mais enfin, telle quelle, c'est toi, et je te tiens, et tous te reconnaîtront, et je te ramènerai dans Sparte.

Entre BRINDOSIER.

Qui va là ?

Il la met en joue.

BRINDOSIER. — Salut, héros !

SCÈNE III

MÉNÉLAS. — Qui es-tu ?

BRINDOSIER. — Salut, fils d'Atrée et gendre de Jupiter !

MÉNÉLAS. — Comment me connais-tu ?

BRINDOSIER. — Qui ne connaît Ménélas et la vengeance qu'il a tirée de Priam ? Toute la mer, bleu-sur-bleu, est emplie de ta gloire !

Abats cet arc.

MÉNÉLAS. — Es-tu de la bande aussi de ces sauvages ?

BRINDOSIER. — Je ne suis qu'une pauvre Nymphé, et ma mère m'appelait Brindosier.

A cause de mes mœurs rustiques et de mon simple langage.

MÉNÉLAS. — Allons, une Nymphé à présent ?

Et ce sont des cornes que je vois sous tes cheveux ?

BRINDOSIER. — A peine. De tout petits cornichons d'écaille blonde, un simple ornement.

Et vous ne me ferez pas croire qu'un homme comme vous

N'ait jamais rencontré de nymphe dans sa vie?
Abats cet arc, héros, qui me fait frémir!

MÉNÉLAS, *abaissant son arc et posant la main sur son épée.* — Tout cela n'est pas clair.

Mais je n'ai peur de rien. Il n'est pas né, celui qui m'enlèvera celle que je tiens par la main!

BRINDOSIER. — Qui est-ce?

MÉNÉLAS. — Écoute. Elle te le dira elle-même.

HÉLÈNE. — Je suis Hélène.

Elle se tait.

BRINDOSIER. — Eh quoi, c'est la fameuse Hélène que vous tenez par la main?

MÉNÉLAS, *avec orgueil.* — Elle-même.

BRINDOSIER. — Salut, Hélène.

MÉNÉLAS. — Elle ne répondra pas. Depuis ce qui est arrivé,

Elle est si tellement pleine d'orgueil qu'on ne peut rien en tirer

Hors « Je suis Hélène »!

BRINDOSIER. — Salut, fille de Jupiter!

MÉNÉLAS. — Quel est cet air de doute et d'étonnement?

BRINDOSIER, *le tirant à part.* — Monsieur, c'est que nous avons ici une autre Hélène.

MÉNÉLAS. — Une autre Hélène?

BRINDOSIER. — Il y a juste dix ans, et le jour où tu ne la vis plus dans ta maison.

MÉNÉLAS. — J'ai entendu déjà cette bonne histoire

D'une autre Hélène qui vit entre la Crète et l'Égypte.

BRINDOSIER. — Veux-tu la voir?

MÉNÉLAS. — Je n'y tiens pas le moins du monde.

BRINDOSIER. — Laisse-moi voir celle-ci.

MÉNÉLAS. — A quoi bon?

BRINDOSIER. — As-tu peur?

MÉNÉLAS, *levant le voile d'Hélène.* — Voilà comme j'ai peur.

BRINDOSIER regarde HÉLÈNE et ne dit rien.

Eh bien? Naturellement c'est le même visage?

BRINDOSIER. — Oui.

MÉNÉLAS. — J'attendais cela! c'est encore un tour pour me vexer!

Mais je suis un vieux chien dont on ne brouille pas les voies si aisément.

BRINDOSIER. — Qui donc, si pas elle, t'aurait décrit à moi si justement que je te reconnus aussitôt?

Ce teint coloré, ce front bas, ces petits yeux défiants, et cet air de taureau?

Et cette mèche blanche qui le jour de ton mariage déjà se mêlait à tes boucles d'hyacinthe?

Allons, lève ce casque.

MÉNÉLAS, *se démasquant*. — C'est vrai.

BRINDOSIER. — Veux-tu d'autres détails? Qui d'autre te connaîtrait ainsi?

MÉNÉLAS. — Je sais que la véritable Hélène est celle que je tiens par la main.

BRINDOSIER, — Tu le sais?

MÉNÉLAS, *déclamant*. — Je le sais, je le vois, et j'en suis convaincu.

BRINDOSIER, *de même*. — Mais on n'est convaincu que dès qu'on n'est pas sûr.

MÉNÉLAS. — C'est Hélène.

BRINDOSIER. — Quelles preuves en as-tu?

MÉNÉLAS. — Quelles preuves? Je n'en veux d'autres que Troie en cendre et deux cent mille hommes égorgés!

Et ces dix ans de patience forcenée, l'un après l'autre, faits de jours que j'ai tous comptés.

Et ma nièce Iphigénie mise à mal, et l'attente suprême dans le ventre du cheval de bois!

Et tu dis que ce n'est pas Hélène!

BRINDOSIER. — L'appât des dieux qui voulaient détruire Priam a été bon.

MÉNÉLAS. — Ne me mets pas en colère, tais-toi! et dis-moi quelle est cette île.

BRINDOSIER. — Naxos.

MÉNÉLAS. — Naxos? D'après la carte elle est bien plus au nord.

BRINDOSIER. — Elle est ici pour le moment.

MÉNÉLAS. — Tu es sûre que ce ne sont pas les Iles Chagos?

BRINDOSIER. — Non.

MÉNÉLAS. — Très bien. Et quel est le maître de Naxos?

BRINDOSIER. — Le vieillard Protée, roi des Phoques et de tous les monstres amphibies.

MÉNÉLAS. — Peut-il me donner un grand morceau de chêne de vingt coudées pour faire un mât? et un autre de dix coudées pour faire une antenne? et soixante brasses de funin, et cent pieds carrés de bonne voile de lin, et quarante paires d'avirons, et de l'étoffe, et trois chaudières de goudron, et un peu de peinture?

BRINDOSIER. — Tout cela, il peut te le donner. Mais il est avare.

MÉNÉLAS. — Je n'ai rien du tout pour le payer.

BRINDOSIER. — Tu peux te faire donner tout cela sans argent.

MÉNÉLAS. — Comment?

BRINDOSIER. — Par art et ruse, que moi, Brindosier, t'enseignerai.

MÉNÉLAS. — Mais toi-même que fais-tu ici?

BRINDOSIER. — Bacchus, notre maître, M'oublia derrière lui quand il vint quérir Ariane ici. (*Baissant les yeux.*) Le vieillard Protée m'avait séduite.

MÉNÉLAS. — Est-il si beau?

BRINDOSIER. — Il est poisson jusqu'à la ceinture.

MÉNÉLAS. — Tout est donc à moitié dans ce pays ! S'il y avait des canaris je parie qu'ils seraient à moitié goujons !

BRINDOSIER. — Tout de même un homme-poisson, c'est rare !

MÉNÉLAS. — Est-ce tout ce qui te plaisait en lui ?

BRINDOSIER. — Il m'avait promis des perles.

MÉNÉLAS. — Et moi, je n'ai pas de perles à vous promettre, mademoiselle, et je ne vous donnerai rien du tout.

BRINDOSIER. — Tu me ramèneras avec toi ?

MÉNÉLAS. — Cela, oui, ça peut se faire.

BRINDOSIER. — Jure !

MÉNÉLAS. — Je le jure ! par Zeus, par la terre, par le ciel, par le Chaos, par le Styx, par tout ce que tu voudras !

BRINDOSIER. — Moi, et ces tristes animaux ?

MÉNÉLAS. — Quels animaux ?

BRINDOSIER. — Ces Satyres, mes compagnons.

MÉNÉLAS. — Non, ils empoisonneraient le bâtiment.

BRINDOSIER. — Tu as besoin d'un équipage.

MÉNÉLAS. — C'est vrai. Mais qui donc a parqué ce troupeau de chèvres ici ?

BRINDOSIER. — N'as-tu jamais vu ces longs poissons noirs, qui se jouent autour des navires et ne les quittent pas ? Ce sont les coupants marsouins, ennemis des pêcheurs, terribles aux filets.

MÉNÉLAS. — Ce sont les amis du marin. Ils dansent et lui donnent la comédie. Eux et les mouettes, leurs commères criardes,

On est sûr de les trouver, quand le coq apparaît à l'arrière avec ses seaux d'épluchures.

BRINDOSIER. — Tout ce qui tombe à la mer appartient à Protée.

MÉNÉLAS. — Ouais ! Il doit avoir des magasins bien garnis !

BRINDOSIER. — Tout cela est rangé et classé dans les profondes soutes qui sont au-dessous de cette île avec un ordre superbe.

Les avirons, les ancres perdues,

Les mâts suivant leur taille, et je ne sais combien de rouleaux de cordages et de voiles avec toutes les marques de la Méditerranée,

Marmites craquées, vieux couteaux, fanaux, accordéons, astrolabes, épissoires, figures de proue.

Tout lui est bon ; de tout cela il est amateur.

MÉNÉLAS. — Bien, très bien ! tout cela va me servir.

BRINDOSIER. — Et le voilà, profitant du travail de Bacchus notre maître, qui a incessamment à courir d'un bout du monde à l'autre

Et du Caucase jusqu'à Madère là-bas dans la houle Atlantique,

Pour enguirlander toute l'Europe des doigts entrelacés de ses sarments,

— Qui s'est mis à faire collection de Satyres !

MÉNÉLAS. — Idée digne d'un phoque !

BRINDOSIER. — C'est que tu ne les as jamais vus s'envoler et traverser la fumée comme des

projectiles à vingt pieds en l'air au-dessus d'un grand feu de bois sec !

L'antilope de Syrie qui des quatre pieds sans aucun poids vient se poser sur la tête de son pâtre,

Qu'est-ce qu'elle est à côté de nos grands sauteurs ?

C'est pourquoi Protée, afin d'animer ces rocailles,

A commencé cette collection de demi-dieux.

MÉNÉLAS. — J'ai failli en casser un tout à l'heure.

BRINDOSIER. — Ah ! extermines-les tous de tes flèches !

Ah, cela vaudra mieux que de béquiller misérablement à cloche-pied sur ce vilain petit tas de pierrailles,

Où le vieillard nous entretient de mets absurdes.

MÉNÉLAS. — Quels ?

BRINDOSIER. — D'eau minérale et de lait concentré !

Ou edfromage de cachalot, quand on peut s'en procurer de temps en temps.

Et l'eau de pluie que nous ramassons,

Il faut que nous en arrosions six plants de tabac dont il est fier et qui ne paient rien à la Douane.

Ah, nous serions tous morts sans cette amphore
parfumée de vin de Crète,

Dont il nous reste un tesson,

Et nous nous le passons à respirer de temps
en temps.

MÉNÉLAS. — Triste régime !

BRINDOSIER. — Et pas un bon boubier
sentant fort la forêt, pour y vautrer de
temps en temps comme les Satyres en ont
besoin à la manière des sangliers et des autres
bêtes !

Etonne-toi qu'ils aient le poil pendant et déco-
loré comme la barbe d'un philosophe.

Tout est sec et propre dans cet horrible endroit
incessamment lavé et brossé et rebrossé par la
mer et par le vent.

L'ail sauvage même, et les œillets de sable,
et les farigoulettes,

N'y peuvent prendre racine.

MÉNÉLAS. — Eh bien, je jure par Zeus de vous
faire sortir d'ici.

Dis-moi ce qu'il faut faire.

BRINDOSIER. — Es-tu fort ?

MÉNÉLAS *fait jouer ses mains et ses bras.* —
Ce sont de terribles pinces !

Quand je le tiendrai dedans, il saura quels
athlètes on fait à Sparte.

BRINDOSIER. — Est-il vrai que tu as étouffé Paris dans tes bras ?

MÉNÉLAS. — Il les a trouvés moins frais que ceux de ma femme, ho, ho !

Il n'y a pas de quoi me vanter.

Il était gras et sans aucunes vertèbres comme un haricot vert.

BRINDOSIER. — Eh bien, dans ce cas, ceinture-arrière !

MÉNÉLAS, *faisant le geste*. — Comme cela ?

BRINDOSIER. — Ceinture-le par derrière et tiens bon ! et prends garde à ses coups de queue, le vieux requin !

MÉNÉLAS. — N'aie pas peur, ma fille !

BRINDOSIER. — Ne le lâche pas quoi qu'il fasse !

MÉNÉLAS. — Le bon vieux ne me fera rien du tout.

BRINDOSIER. — Et même si tout à coup tu tiens un lion rugissant entre tes bras...

MÉNÉLAS. — Un lion ?

BRINDOSIER. — N'as-tu jamais ouï parler des tours du Vieux-de-la-Mer, et qu'il devient à volonté un lion ?

Du feu ?

Un dragon ?

Et un arbre fruitier ?

MÉNÉLAS. — Pourquoi un arbre fruitier ?

BRINDOSIER. — Je ne sais, c'est comme ça. Ne te laisse pas étonner. C'est l'ordre invariable. Il n'a aucune imagination. Rappelle-toi bien.

Elle compte sur ses doigts.

Un lion d'abord, puis un dragon, puis du feu, puis de l'eau, puis un arbre fruitier. Quand tu verras l'arbre fruitier, c'est fini, et tu auras le bonhomme à ta merci.

MÉNÉLAS. — Un arbre fruitier, très bien ! Que de choses on apprend quand on se met à naviguer !

BRINDOSIER. — N'oublie pas de lui prendre ses lunettes, c'est d'elles qu'il tient son pouvoir surnaturel.

MÉNÉLAS. — Ses lunettes, très bien !

BRINDOSIER. — Ne laisse pas le vieux phoque t'échapper, car il est glissant et tout huileux.

MÉNÉLAS. — N'aie pas peur, j'ai déjà vu un phoque qui parlait.

C'est un batelier de Chersonèse qui nous l'avait amené.

Il chantait en langage scythique et appelait à grands cris son cher père et toute sa famille.

BRINDOSIER. — Quand il aura fini de faire

l'arbre fruitier et que tu lui auras pris ses lunettes,

Tu pourras lui demander tout ce que tu voudras.

MÉNÉLAS. — Un mât, des voiles, du goudron ?

BRINDOSIER. — Tu peux tout lui demander, ce qui se passe sur la terre et sur la mer. Il sait tout, il a un abonnement.

MÉNÉLAS. — Un abonnement ?

BRINDOSIER. — Ne sais-tu pas qu'à tous les dieux de la mer et de la terre, suivant leur grade, Jupiter sert un abonnement ?

De temps en temps il leur envoie

Un ruban étroit de papier transparent.

MÉNÉLAS. — Eh bien ?

BRINDOSIER. — Il suffit de le dérouler devant une lanterne et l'on voit tout à la fois :

Le passé, le présent, et l'avenir.

Moi, je n'y comprends rien. Mais tu peux avoir confiance en Protée.

MÉNÉLAS. — Alors je ne serais pas fâché de savoir ce qu'est devenu mon frère et ce que fait ma belle-sœur Clotilde à Argos.

BRINDOSIER. — Clytemnestre, veux-tu dire ?

MÉNÉLAS. — Clytemnestre. Les pays chauds vous brouillent la mémoire.

Il revenait de mauvais bruits de là-bas.

BRINDOSIER. — Tu peux tout lui demander.

MÉNÉLAS. — Allons ! où est le vieux ?

BRINDOSIER. — Tous les jours à midi il vient ici pour donner à manger à son troupeau.

Laisse-moi causer un peu avec lui et quand je lèverai la main,

Approche-toi sans qu'il t'entende, et zou ! presto ! ceinture-le par derrière !

Qu'est-ce qui t'ennuie ?

MÉNÉLAS. — Brindosier !

J'aimerais bien, ah ! j'aimerais bien avoir un peu plus de confiance en toi !

BRINDOSIER. — Mon intérêt n'est-il pas le tien ?

MÉNÉLAS. — Ce sont ces cornicules sur ta tête qui m'ennuient.

BRINDOSIER. — Crois-tu que je ne puisse te donner un bon conseil ?

MÉNÉLAS. — Quel bon conseil peut-il y avoir dans une tête cornue ?

BRINDOSIER. — Sais-tu seulement pourquoi ton bateau allait au hasard sans que tu puisses le diriger ?

MÉNÉLAS. — Pourquoi ?

BRINDOSIER. — Regarde à la proue.

MÉNÉLAS. — Eh bien ?

BRINDOSIER. — Ne vois-tu pas que le pauvre gros bon œil est tout effacé!

MÉNÉLAS. — C'est vrai, par Zeus!

BRINDOSIER. — Comment donc veux-tu que le bateau puisse se diriger sans son œil?

MÉNÉLAS. — Tu as raison. Je n'y avais pas pensé.

Par l'âne! par le chien! tu es une fille de bon sens et j'ai confiance en toi.

BRINDOSIER. — Cache-toi là-bas sous ces pierres et quand je lèverai la main...

MÉNÉLAS. — Entendu! Viens, Hélène!

Il sort par le fond, emmenant HÉLÈNE.

BRINDOSIER. — Parle-lui donc de notre Hélène aussi!

Elle sort par la droite.



SCÈNE IV

LE REPAS DES PHOQUES

Le rideau se lève, dévoilant le site principal de l'île. C'est une petite colonnade en demi-cercle dans le goût de la fausse ruine du parc Monceau. Dans l'ouverture centrale la Vénus de Milo, mais encore pourvue d'un de ses bras tenant un miroir. Dans cet hémicycle, sur une terrasse à laquelle on accède par des gradins, une superbe baignoire de porphyre mal réparée avec du ciment. Elle est parcimonieusement alimentée par une tête de lion qui crache une toute petite tige de verre. Dans la baignoire trône PROTÉE en tunique rouge de militaire anglais avec une superbe casquette-couronne, de grosses épaulettes à graines d'épinard et un grand cordon bleu avec un crachat de l'autre côté. Il a une de ces belles barbes blondes comme il en poussait vers 1860 au menton des hommes de mer, la lèvre supérieure est rasée. Le torse seul émerge de la baignoire. Il tient avec majesté un trident dont une dent fait défaut. Sur le nez une paire de

grosses lunettes. Sur les marches du trône sont rangés en bon ordre six plants de tabac.

Au fond de la scène une balustrade et à gauche un obélisque. Le ciel, dans un coin duquel on voit peint Apollon poussant son char et entouré de grands rayons formant une gloire.

Auprès de la baignoire se tient respectueusement LE SATYRE MAJORDOME en costume de Suisse d'église avec de gros mollets blancs et naturellement des cornes de bélier aux tempes. Il est en gilet et manches de chemise. L'habit se balance à un portemanteau à la main de Vénus. Il tient à la main un panier rempli de poissons.

PROTÉE. — Hyacinthe !

LE MAJORDOME. — Monsieur ?

PROTÉE. — Je crois que jamais je n'arriverai à rien faire de toi.

LE MAJORDOME. — Il me semblait que j'avais accompli quelques petits progrès.

PROTÉE. — Faire ce qu'on veut de son corps comme d'une serviette qui entre les mains d'un habile homme devient un lapin ou un dragon plus plausible que la réalité,

Ou devenir tous les animaux qu'on peut faire sur un mur avec l'ombre de ses deux mains, on ne peut pas te le demander.

Mais je croyais que la nature du moins t'avait doué d'une physionomie versatile, un demi pied

de ta chair au moins dont l'imagination poétique pouvait faire ce qu'elle voulait.

LE MAJORDOME. — Vous m'avez dit l'autre jour que je faisais une Niobé fort présentable.

PROTÉE. — Niobé, Thyeste, Silène, la joie toute pure, la douleur toute pure, ce que j'appelle des thèmes simples, n'importe quel étudiant dans le grand art protéique pourrait les réussir au bout de quinze leçons,

Et certainement tu arrives à quelque chose bien que toutes tes créations aient quelque chose d'académique et de jaunâtre. C'est plat. Tout le monde se figure Niobé comme ça. Il y manque la verve et l'invention du génie qui commence toujours par nous choquer et nous bousculer,

LE MAJORDOME, *changeant de figure*, — Comme ça ?

PROTÉE. — Finis. C'est un mélange de Neptune et de Vulcain absolument malpropre et écœurant. Et tout ce que tu fais est forcément fade. Il y manque le gros grain brillant de sel marin,

Mais que feras-tu quand nous en arriverons aux thèmes compliqués, à ces agrégats artificieux de trois ou quatre sentiments contraires ou corrélatifs.

Un homme partagé entre la douleur et la joie, entre l'amour et la haine, entre l'espérance...

LE MAJORDOME. — Il ne lui reste plus qu'à éternuer. Atchoum!

PROTÉE. — Et puis tu abuses toujours des effets les plus faciles, cet œil qui grossit comme un boulet de verre tricolore, le nez ravagé par le phylloxéra...

LE MAJORDOME. — Je vais vous envoyer quelque chose de simple.

Il se passe la main sur la figure qui ne montre plus aucune espèce de traits.

PROTÉE, *le menaçant avec son trident.* — Ne recommence plus ce genre de polissonnerie! Je regrette de ne pas avoir de pied pour le moment pour te le flanquer au derrière!

LE MAJORDOME. — Monsieur, il serait temps de penser à vos phoques. Ils ont faim. N'entendez-vous pas la musique qui depuis quelque moment pousse des cris inarticulés pour vous rappeler les sentiments de ces intéressants mammifères.

En effet. Musique.

PROTÉE. — Est-ce que les phoques sont des mammifères? Ça ne fait rien. Depuis le temps que je me joue en liberté au travers des espèces ani-

males, je n'ai pas le temps de consulter les traités de zoologie.

Allons! allons! cot', cot', cot', cot', cot', cot'!
Ici mes moutons! Ici mes petits poulets! Cot', cot', cot'!

Des têtes rondes de phoques apparaissent çà et là dans la mer.

Nous y sommes tous? Un, deux, trois, quatre, six, huit, onze, douze,

Treize! Le compte y est!

A qui le cabillaud, à qui le congre, à qui les rougets? à qui le filet de flétan? Cot', cot', cot'!
à qui la belle alose?

Tumulte, bataille, cirque, écume, bonds des phoques qui se précipitent du haut des rochers dans l'eau neige et turquoise, braiements, trompettes, coups de queues et de nageoires. Tout cela est exprimé par la musique.

Ici, Moustache! hale-toi sur tes défenses! nous ne sommes plus jeunes, mon gros. Tiens, prends ce diable, tu n'en as pas peur!

Et toi, Otarys, ma mignonne, viens prendre

cette belle limande, marche voir un peu sur tes nageoires de devant, comme sur de petits pantalons!

Elle lui prend le poisson dans la main.

A qui la friture?

*Il sème à pleines mains de petits poissons.
Cirque.*

A toi, Rhésus! à toi, Gorgô! et toi, le petit, qu'est-ce que tu as à braire là-bas comme un âne? Attrape, mon petit tonneau!

Nouvelle distribution de poissons. Cirque.

Iou, le panier est vide.

Et maintenant, aux choses sérieuses! au travail! au travail!

Si je viens à perdre ma position, il faudra qu'à votre tour vous nourrissiez le vieux Protée.

Si nous repassions un peu nos mathématiques élémentaires? mes petits phoques sont aussi malins que les chevaux d'Elberfeld.

Allons, je vous donne à extraire la racine

cubique de 27. Celui qui aura réussi le premier aura une tête de hareng.

Allez, vous avez de quoi vous amuser.

Il souffle dans une conque.

Brindosier ! Brindosier !



SCÈNE V

Entre BRINDOSIER. On voit MÉNÉLAS qui se glisse derrière les colonnades, tenant toujours HÉLÈNE par la main. Il l'attache avec une corde à un pilastre derrière lequel lui-même se dissimule.

BRINDOSIER. — Que désire Monseigneur ?

PROTÉE. — Oh, quelle politesse aujourd'hui ! c'est le langage des cours ! Apporte-moi ma cuvette pour me laver les mains.

Ma cuvette de Chine, famille rose, celle qui a des *mao pings* ! Et que l'eau soit bien chaude.

Elle sort et revient rapportant une moitié de cuvette, qu'elle lui met sous le menton.

PROTÉE, *soufflant et barbotant dans la cuvette.*
— Bou! Bou! Bou!

Musique.

L'ennui, c'est que l'on ne peut avoir que des serviettes dépareillées. Une par-ci, une autre par-là, jamais un service complet.

Il s'essuie.

BRINDOSIER. — Une bonne femme de ménage vous serait plus utile qu'une pauvre Satyresse.

Elle vous rebroderait tout cela à votre chiffre.

PROTÉE, *s'examinant dans un miroir ébréché qu'elle lui tient.* — Oui-da! Oui-da! Oui-da!

BRINDOSIER. — Vous m'avez promis de me laisser aller un jour si je suis gentille...

PROTÉE. — Oui-da!

Il soulève sa casquette et regarde son crâne dans le miroir qu'il promène tout autour.

Cette huile tricofiline est une grande déception.

BRINDOSIER. — ...Moi et les autres animaux à deux pieds, mes compagnons.

PROTÉE, *clignant de l'œil*. — Et que devient Ménélas?

BRINDOSIER. — Quel Ménélas?

PROTÉE cligne de l'œil et désigne d'un petit mouvement le rocher derrière lequel MÉNÉLAS est caché.

BRINDOSIER. — Je ne sais ce que vous voulez dire.

PROTÉE, *à mi-voix*. — Il est là qui nous guette derrière cette colonne.

BRINDOSIER, *se jetant à ses pieds*. — Seigneur, vous savez tout et l'on ne peut rien vous cacher.

PROTÉE. — Prends garde de casser ma cuvette. Elle a une fente qui m'inquiète beaucoup.

BRINDOSIER. — Oui, je veux tout vous dire!

MÉNÉLAS sort la tête, elle lui fait signe de se cacher.

Mais tout d'abord...

*Elle tire un peigne de sa ceinture et lui
peigne sa barbe.*

Laissez-moi vous passer le peigne un peu, car vous êtes à faire peur avec cette barbe emmêlée et sablonneuse!

Oh, vieux naufrageur!

Dites, il n'y a pas moyen de vous tenir à la maison quand la mer est en folie,

Et qu'elle danse empanachée dans le vent Thrace avec toutes ses lanternes allumées!

(Ah, cela fait du bien après ces souffles étouffants de Libye et l'on respire à pleins poumons!)

Il faut que ce soit vous, n'est-ce pas, que les pauvres diables qui vont au fond.

Voient le dernier à la crête d'une vague, vieux baigneur!

Dansant au milieu des épaves et des corps, aussi insubmersible qu'une bouteille!

PROTÉE. — Coupe-moi les cheveux.

BRINDOSIER. — Mais il n'y a pas de cheveux! à peine cinq ou six filaments impalpables! Ce sont des ciseaux de brodeuse qu'il me faudrait!

PROTÉE. — Ça ne fait rien! Ce bruit de fer autour de ma tête me procure d'agréables illusions.

Tel, au mois de juin, le colporteur qui s'assoupit en écoutant le coup de la faux dans les prairies épaisses.

BRINDOSIER, *agitant les ciseaux autour de sa tête*. — Mon petit Protée, je vous aime beaucoup.

PROTÉE. — Moi aussi.

BRINDOSIER, *de même*. — Vous ne me croyez pas, cela me fait de la peine.

PROTÉE. — Je te crois, Brindosier.

BRINDOSIER. — Ah, vous êtes si bon, si simple, si délicat !

PROTÉE, — C'est vrai.

BRINDOSIER. — Si curieux, si orginal ! Cette queue de poisson, quelle idée !

PROTÉE. — N'est-ce pas ?

BRINDOSIER. — Si riche !

PROTÉE. — Oui.

BRINDOSIER. — Vous aimez tellement les beaux-arts ! Cette collection que vous avez, il n'y en a pas deux dans toute la mer Égée !

PROTÉE. — Et c'est sur elle que compte Ménélas, n'est-ce pas, pour réparer son bateau ?

BRINDOSIER. — Voulez-vous le garder ici ? Il mettrait tout en désordre dans cette petite île si bien soignée.

Déjà il voulait ravager votre plantation. Depuis

qu'il a pris Troie il ne se connaît plus. C'est un sauvage, un vrai dévorant !

PROTÉE. — Ah, rusée ! pas vrai, c'est toi qui l'as endoctriné ?

Il n'arrive jamais ici un frère-la-côte sans que tu lui indiques le moyen de venir à bout du vieux Protée !

J'ai beau me transformer en lion et en dragon, en eau, en feu et en arbre fruitier,

Aucun d'eux n'a peur et ne lâche prise et il me faut lui donner ce qu'il demande.

Et c'est extrêmement lassant pour moi.

Sans parler de la perte de respectabilité pour un homme de mon âge.

BRINDOSIER. — Laisse-moi donc partir.

PROTÉE. — Bah, tu vois que ces malices ne t'ont pas réussi.

Aucun d'eux encore n'a tenu sa promesse avec toi. Hi ! Hi ! Hi !

On ne me prend pas ainsi, je suis un trop vieux poisson.

BRINDOSIER. — Et savez-vous qui Ménélas avait avec lui, le tenant par la main ?

PROTÉE. — Qui ?

BRINDOSIER. — Vous savez tout, Monseigneur, et je ne puis rien vous apprendre.

PROTÉE. — Je sais bien que je ne suis qu'un

pauvre dieu de sixième classe, et mon abonnement à la Destinée est de la dernière main.

Rien que des petits tableaux ridiculement rognés sur le ruban !

Aux endroits les plus intéressants, allons ! voilà des gens dont il ne reste plus que la main, ou la chaussure, ou bien c'est la tête qui manque, et tout à coup plusieurs brasses vous font défaut. Allez vous y reconnaître !

Aussi ayez donc confiance et prenez une servante qui s'appelle Brindosier et qui a des cornes sur la tête !

BRINDOSIER. — Vous en êtes fier !

PROTÉE. — Hé ! Hé ! Je ne dis pas ! On irait loin pour voir une de ces nymphes dont on parle tant !

BRINDOSIER. — Et de votre troupeau de Satyres aussi, n'est-ce pas ? Ce n'est pas tout le monde qui a un pareil cheptel¹ ?

PROTÉE. — C'est dans leur intérêt que je les conserve. Je veux leur apprendre l'hygiène et la morale.

Et puis cela m'amuse aussi de les voir sauter de roc en roc. C'est pittoresque. Il me semble que cela anime la localité ! Quel dommage de ne pas avoir un jet d'eau !

1. Prononcez *ch'tel*.

Ah! je suis un fameux original et il n'y en a pas deux comme moi.

BRINDOSIER. — Alors vous ne saurez pas qui est avec Ménélas.

PROTÉE. — Alors il pourra se passer de mon bon filin de Phénicie, et de mon bois de teck.

Quelle pitié! Cela se dit matelot! ça veut naviguer, et ça n'est pas capable de traverser l'Eurotas un jour de pluie dans un cuveau à lessive!

Quel veau!

BRINDOSIER. — Quel cerveau, dites-vous?

PROTÉE. — Je dis veau. Plus veau que veau qui jamais ait fini sur un lit de nouilles.

BRINDOSIER, *à mi-voix*. — Hélène...

PROTÉE. — Hélène est avec lui?

BRINDOSIER *fait signe que oui*. — Tu l'as vue?

BRINDOSIER. — Je l'ai vue.

PROTÉE. — Aussi belle qu'on le dit?

BRINDOSIER. — Aussi belle. Ce sauvage l'entraîne par la main.

PROTÉE, *réveusement*. — Dix ans se sont passés depuis qu'à l'arrière du bateau qui l'amenait vers Troie

J'ai vu flotter son voile couleur d'or.

BRINDOSIER. — C'est toujours la même Hélène.

PROTÉE. — Et ce grand feu d'où on l'a retirée ne l'a point roussie ni endommagée ?

BRINDOSIER. — C'est toujours la même Hélène.

PROTÉE. — Ah, je voudrais la voir.

BRINDOSIER. — Vous voudriez l'avoir ?

PROTÉE. — Je dis que je voudrais la regarder.

BRINDOSIER. — Mais il ne tient qu'à vous, Seigneur, de l'avoir et la regarder tous les jours de votre vie.

PROTÉE. — Ah, ne me conseille pas de violence ! Je suis trop vieux. Mon île est petite,

Mais il n'y a pas une cabine de vieux pilote où tout soit mieux arrimé et arrangé.

Que les grands dieux en fassent donc autant à qui est toute la terre !

Je n'ai pas envie que ce bougre de sans-soin aille foutre tout en l'air !

BRINDOSIER. — C'est une bien belle chose qu'Hélène.

PROTÉE. — Elle t'a parlé ?

BRINDOSIER. — Elle est si tellement remplie d'orgueil depuis ce qui lui est arrivé,

Qu'elle ne dit pas un mot hors : Je suis Hélène.

PROTÉE. — Tranquille comme une statue et

vivante par-dessus le marché ! Juste ce qu'il me faudrait.

Pas de scènes à craindre avec elle comme tu m'en fais tout le temps, petite !

BRINDOSIER. — J'ai touché un mot à notre Ménélas de cette histoire idiote,

Qu'on raconte dans toutes les Échelles depuis Marseille jusqu'à Gallipoli !

Qu'il y a deux Hélènes et que celle de Troie n'était pas la vraie.

PROTÉE. — Ce n'est pas une histoire idiote ! c'est moi qui l'ai inventée, jamais je n'ai trouvé une meilleure blague !

Elle vaut son pesant de sel marin.

BRINDOSIER. — J'ai dit à notre Ménélas

Que cette Hélène qu'il a retirée de Troie par la main était fausse,

Et que la vraie était en notre possession.

PROTÉE. — Bravo ! Excellent ! allons, tu deviens une vraie fille de la mer.

BRINDOSIER. — Mais il ne tient qu'à vous de faire de ce mensonge une vérité.

PROTÉE. — Comment ?

BRINDOSIER. — Il ne tient qu'à vous de garder la vraie, l'unique Hélène.

PROTÉE. — Je ne t'entends pas.

BRINDOSIER. — Je n'ai pas tout dit à ce

brutal, et que non seulement vous pouvez vous couvrir de pommes à cuire entre ses bras,

Mais que si vous le regardez sans vos lunettes, avec cette expression de candeur puérile que vous savez prendre comme un homme qui a la gorge tendue et les yeux dans les yeux s'abandonne aux mains de son barbier, vous pouvez lui faire croire ce que vous voudrez.

PROTÉE. — C'est vrai.

BRINDOSIER. — Chéri !

Laissez-lui prendre vos lunettes. Faites-lui voir que je suis Hélène.

PROTÉE. — Lui faire voir que tu es Hélène ?
Hou ! Hou !

BRINDOSIER. — Il m'emmènera avec lui.

PROTÉE. — Ho ! Ho !

BRINDOSIER. — Et il vous laissera la véritable Hélène.

PROTÉE. — Hé ! Hé !

BRINDOSIER. — Et j'emmènerai tous les Satyres, mes frères, avec moi !

PROTÉE. — Diable ! Comme tu y vas !

BRINDOSIER. — Donnez-moi seulement sa figure.

Vous verrez si je ne suis pas plus Hélène qu'Hélène.

PROTÉE. — Et la toilette ? Je ne puis pas tout

faire! Il faut que l'imagination tout de même trouve un certain support.

HÉLÈNE. — Laissez-moi faire! Je l'ai bien regardée. J'ai ce qu'il me faut. Je trouverai ce qu'il me faut parmi les épaves que les vagues du futur ne cessent d'apporter à cette petite île.

PROTÉE. — Mais il a déjà dû te promettre quelque chose?

BRINDOSIER. — Promesse de marin! Il jure trop facilement.

Croyez-vous qu'un marin se soucie beaucoup de prendre une bouche inutile

Par reconnaissance? Ariane et Médée, je connais leurs histoires.

La caisse à eau n'est pas grande et voilà toute l'affaire.

— Et mes cornes ne lui disent rien.

PROTÉE. — Crois-tu donc qu'il s'en va prendre avec lui toute cette potée de Satyres à son bord?

BRINDOSIER. — Tu lui feras croire que ce sont mes suivantes, chaste escadron.

PROTÉE. — Les Satyres tes chastes suivantes! Hou! Hou! Et pourquoi pas mes phoques!

BRINDOSIER. — Dis que c'est au-dessus de ton pouvoir.

PROTÉE. — Rien n'est au-dessus de mon pouvoir...

Ni de la crédulité d'un imbécile.

BRINDOSIER. — Soyez gentil, Monsieur l'Empereur-de-la-Mer et le Roi de tous les Menteurs !

PROTÉE. — Mais je ne veux pas du tout perdre mes Satyres ! Jamais je ne pourrai plus former une pareille collection !

Tous les dieux de la mer m'envient mon cabinet !

Il n'y a que Phorcus qui a ramassé quelques méchants marins d'Ulysse. Et ils se promènent toute la journée sur son sable hyperboréen

Avec leur longue-vue sous le bras et leur petit chapeau de toile cirée.

Cela ne vaut pas un ensemble comme le mien ! Ils sont connus partout, de vrais fils de l'air !

BRINDOSIER. — De vieux moutons puants ! de vieux boucs ataxiques !

Si vous les laissez encore un mois à boire de l'eau minérale, ils ne seront plus bons que pour l'École des Beaux-Arts.

PROTÉE. — Ta ! Ta ! Ta !

BRINDOSIER. — Mais Hélène, en revanche, quelle pièce unique ! Quel honneur pour ta vieillesse !

Un pareil numéro, ça vaut bien tout un troupeau de mérinos à demi rögneux !

PROTÉE. — Tu m'ennuies !

BRINDOSIER, *avec enthousiasme*. — Hélène, dirait-on, la vraie, la seule Hélène...

PROTÉE. — Tais-toi, tu m'ennuies!

BRINDOSIER. — La vraie, la seule Hélène! celle que les hommes et les dieux se disputent! celle dont on parle partout!

Celle pour laquelle deux cent mille hommes viennent de se couper la gorge...

PROTÉE. — Deux cent mille hommes, dis-tu?

BRINDOSIER. — C'est le chiffre officiel.

PROTÉE. — Deux cent mille hommes

Tais-toi! tu me mets l'eau à la bouche.

BRINDOSIER. — Quelle perle pour ta collection!

Je sais que Jupiter la désire et qu'il y a une place pour elle au ciel entre les étoiles Dioscures.

PROTÉE. — Il ne l'aura pas!

BRINDOSIER, *brandissant les ciseaux*. — Non, il ne l'aura pas! C'est Protée tout de même, c'est ce petit dieu de sixième classe qui sera le plus malin!

PROTÉE. — Tu me fais rire! Eh bien, il en sera comme tu voudras!

BRINDOSIER, *levant la main*. — C'est promis,

MÉNÉLAS sort de sa cachette et s'avance en rampant, avec une affectation théâtrale.

PROTÉE. — C'est promis!

Tout de même, il m'en coûte de te perdre, Brindosier.

BRINDOSIER. — Moi aussi, mon pauvre vieux.

Elle fait signe à Ménélas.

On s'entendait bien tout de même. On avait ses habitudes, ensemble, quoi!

MÉNÉLAS se précipite et saisit PROTÉE par derrière. Un rideau descend devant la scène portant un écran de cinéma. Tumulte et musique derrière la scène.

BRINDOSIER, *derrière la scène*. — En avant! hardi! c'est bien! comme ça, ceinture-le au-dessus des coudes! Bon! tiens bon! tiens bon! que je dis! Ne le lâche pas, le vieux brigand! Attention au numéro un! N'oublie pas! C'est le lion qui va commencer!

L'ombre d'un lion se dessine vaguement sur l'écran, puis on ne voit plus qu'une espèce de tourbillon circulaire pendant que la musique se déchaîne.

ACTE II

Même tableau qu'à l'acte précédent. Quand le rideau se lève, on voit MÉNÉLAS assis sur l'une des marches du trône de PROTÉE. Il dort avec dignité, tenant dans sa main la main d'HÉLÈNE voilée et assise. A gauche sur le proscenium appuyé sur une canne à bout de caoutchouc, se tient le SATYRE-MAJORDOME, écoutant l'orchestre. Il a assumé la physionomie de l'antique Hyacinthe du Palais-Royal.

A l'orchestre : Bacchanale nocturne, pianissimo.

LE SATYRE-MAJORDOME, à l'orchestre. —
Tout beau, Messieurs ! tout doux ! Plus bas ! Plus
bas ! Plus bas !

S'il s'agissait de faire du bruit, nous n'aurions
pas besoin de musique.

C'est le silence qu'il s'agit de faire entendre.
Ohhh !

*Il bat la mesure. La musique, déjà faible,
devient presque imperceptible.*

Ça va mieux ! Sss ! plus bas encore ! que diable !

ce n'est pas pour des chaudronniers que vous jouez!

Mais pour des demi-dieux dont l'oreille farouche se termine en une pointe aussi fine qu'un seul poil.

Et vous allez réveiller ce brave homme qui a pris Troie et terrassé un phoque et qui est bien fatigué.

Et Hélène même peut-être. Plus bas!

L'orchestre joue à vide, les violons retournés, les cymbales disjointes, les cuivres bouchés.

Très bien! Vous m'avez compris! voilà la musique comme je l'aime.

Le ronflement des tambours, le claquement des mains, la grêle des crotales, nous

Parviennent comme de l'autre côté de la lune.

Le torrent des sabots et des pieds nus qui suivent Bacchus,

N'arrive pas plus à l'oreille que le grouillement au fond d'un fleuve des écrevisses cuirassées.

Ces cris désespérés

Ne sont pas plus pour nous que la froide archerie de Diane.

Quand par un radieux minuit dans les campagnes du Rhône elle prend un large mûrier pour cible!

Et la trompette elle-même quand elle sonne, aussi faible qu'un sifflet de verre.

Faible musique.

La nuit est aux dieux.

Coups très doucement sur la grosse caisse.

N'est-ce pas! Elle est trop belle! c'est trop beau, ce milieu de l'année!

C'est pour cela que Bacchus est venu,

Afin de délivrer les campagnes et les déserts et les énormes replis de la terre tout remplis de forêts

De cette marche en triomphe et de ce pas irrésistible au milieu des cris de désespoir, imposant le délice et la terreur!

Malheur à celui qui sur les feuilles mouillées à minuit

Verra le reflet du dieu blanc, pareil à un soleil de lait!

Malheur au cerf qui parmi ses biches inquiètes exhaussant sa tête arborescente,

Regarde l'étrange armée cependant qu'elle passe le gué montagnard en tumulte parmi les pierres roulantes.

Et le dieu déjà n'est plus là qui les précède, et l'on ne voit qu'un gros homme ivre sur son âne !

Nul à cet appel n'est plus un homme tout à fait !

Car l'homme pour bondir prend les jarrets d'une chèvre,

Et la chèvre pour happer l'aigre poignée de vigne qu'un lui tend

Se met debout et devient une fille au front cornu !

Silence !

La musique cesse peu à peu.

Salut, Ménélas !

Silence.

Il dort ! Ce n'est pas en vain qu'il a regardé dans les prunelles du dieu de la mer !

Tout pour lui est changé et je vais lui apparaître comme la plus adorable des Nymphes.

Salut, libérateur !

MÉNÉLAS ouvre les yeux sans se réveiller. — Le SATYRE-MAJORDOME lui fait d'horribles grimaces. — MÉNÉLAS le regarde avec hébètement et imite ses grimaces. — Puis d'un bond il se relève et saute sur son arc, mais peu à peu comme frappé d'étonnement il le laisse se débander.

SCÈNE PREMIÈRE

LE SATYRE-MAJORDOME. — Salut, Ménélas !

MÉNÉLAS. — Qui me parle ?

LE SATYRE-MAJORDOME. — C'est moi, seigneur, qui vous parle.

MÉNÉLAS. — Quoi, n'y avait-il pas ici tout à l'heure,

Un de ces vilains satyres encore qui me tirait la langue ?

LE SATYRE-MAJORDOME. — Il n'y a que moi, ici, seigneur, pour vous servir.

MÉNÉLAS se passe la main sur le front.

Qu'y a-t-il ? Monseigneur semble inquiet et troublé.

MÉNÉLAS. — Ah ! je suis las de toutes ces diableries !

LE SATYRE-MAJORDOME, *minaudant*. — Ce n'est pas moi au moins qui vous fais peur ?

MÉNÉLAS. — Toi, ça va bien. Je t'aime. Tu es jolie. Ah ! cela fait plaisir de regarder une gentille figure.

LE SATYRE-MAJORDOME, *avec une révérence*. — Monseigneur !

MÉNÉLAS. — Qu'une longue boucle fait bien le long de la délicieuse amande d'un jeune visage !

Et quel teint éclatant, aussi pur qu'une fleur de bégonia !

Comment t'appelles-tu ?

LE SATYRE-MAJORDOME. — Hyacinthe.

MÉNÉLAS. — Hyacinthe ! quel joli nom ! Mais non, tu n'es pas un bégonia ni une jacinthe, tu es une étoile !

Cette nuit je me suis réveillé une seconde et j'a vu les étoiles une seconde, avant de succomber de nouveau à ce lourd sommeil.

Oui, je jure que parmi les étoiles pareilles à des fleurs de frangipanier (à cause de ce mélange parfumé de jaune et de blanc, de lumière et de feu),

Tu es la plus belle, la messagère resplendissante du matin, comme une vierge au visage ovale !

Il lui tend la boîte à pastilles.

LE SATYRE-MAJORDOME, *prenant une pastille.*

— Merci.

MÉNÉLAS. — Et dis-moi, qui es-tu ?

LE SATYRE-MAJORDOME. — La servante du seigneur Protée.

MÉNÉLAS. — Tu as un bien vilain maître.

LE SATYRE-MAJORDOME. — Naxos, (le plus souvent)

Est une île au milieu de cette mer qui se trouve entre les trois Continents, entre le Futur et le Passé,

Et c'est elle qui recueille toutes les épaves des tempêtes et des courants.

MÉNÉLAS. — Tu es une de ces épaves toi-même ?

LE SATYRE-MAJORDOME. — J'étais abandonnée sur la mer dans un petit bateau,

Et c'est le vieillard Protée qui recueillit ma faiblesse et mon innocence.

MÉNÉLAS. — Comme elle a bien dit ça !

Ecoute, tu es adorable !

LE SATYRE-MAJORDOME. — Tout beau, Seigneur !

N'est-ce pas là votre dame qui est avec vous ?

MÉNÉLAS. — Ça ne fait rien ! ça lui est tellement égal ! « Je suis Hélène ».

Veux-tu, je t'emmène ! Je te donnerai une place à la lingerie.

Mais dis-moi d'abord comment ton maître se ressent de la friction que je lui ai administrée.

LE SATYRE-MAJORDOME. — Merci, il va bien et vous demande ses lunettes.

MÉNÉLAS. — Un moment ! qu'il vienne les chercher !

LE SATYRE-MAJORDOME. — Il n'ose vous affronter de nouveau.

MÉNÉLAS. — J'ai bien cru que j'allais lâcher prise !

Le lion et tout le reste, ça m'est égal ! Mais c'est le numéro de l'octopode que je n'attendais pas !

Quand je me suis vu tout à coup au milieu de ces lanières flottantes,

Face à face avec ce bec de perroquet et ce crâne cylindrique, pareil à un énorme cornichon décoloré, plein d'une épouvantable sagesse,

Et ces yeux sans prunelles où flotte une lumière, comme une lampe derrière une boule pleine d'eau,

J'ai pensé rendre l'âme de dégoût ! Heureusement que la vision n'a pas duré,

Et qu'aussitôt j'ai tenu entre mes mains cet arbre gluant qui produit des pots de confiture,

Tout mangé par le milieu d'un cancer rose, pareil à un pis de vache.

Pouah !

LE SATYRE-MAJODORME, *joignant les mains.*

— Vous êtes un héros !

MÉNÉLAS. — Eh bien ! Qu'est-ce qu'il demande encore, le vieux collectionneur ?

LE SATYRE-MAJORDOME. — Il demande ses lunettes.

MÉNÉLAS. (*Il les met sur son nez.*) — On ne voit rien avec.

LE SATYRE-MAJORDOME. — Naturellement ; elles ne sont pas faites pour voir.

MÉNÉLAS. — Alors ?

LE SATYRE-MAJORDOME. — C'est le signe de son autorité.

Quand les phoques voient ses lunettes, ils sont frappés de respect et de terreur.

C'est ainsi qu'il les oblige à quêter pour lui et à apprendre l'arithmétique.

MÉNÉLAS. — En voilà encore une invention ! C'est comme ces rubans qu'il m'a montrés !

Je voulais savoir un peu ce qui se passe à Argos, car il court de mauvais bruits sur la famille.

Bon ! La première chose que je vois, c'est ma belle-sœur Clotilde à qui un jeune homme inconnu se mettait en devoir de retirer de son ventre une grande épée à deux tranchants.

LE SATYRE-MAJORDOME. — Ciel !

MÉNÉLAS. — Eh bien ! Elle ne souffrait aucunement de cette familiarité. On la voyait se relever et sortir à reculons en arrangeant sa coiffure.

LE SATYRE-MAJORDOME. — Prodige !

MÉNÉLAS. — Aussitôt se présentait un homme, le crâne fendu en deux, et Clotilde, — Clytemnestre, veux-je dire, — qui se tenait à côté de lui, la hache à la main.

LE SATYRE-MAJORDOME. — Grands dieux ! vous me faites peur !

MÉNÉLAS. — Le crâne se recollait et mon frère Agamemnon sortait de la baignoire parfaitement intact et sec.

Et ainsi de suite. Et cela a fini confusément par une épouvantable fricassée où tout était confondu, le sacrifice de ma nièce et la cuisine qu'on a faite de mes petits cousins !

J'en ai mal aux yeux.

Si au moins je reconnaissais les gens ! Mais tout tremble et ondule comme les figures qu'on voit au-dessus d'un feu ! et aux endroits les plus intéressants il y a des grands trous blancs. Car ces rubans ne sont pas de première main.

LE SATYRE-MAJORDOME. — Les oracles sont toujours obscurs.

MÉNÉLAS. — En somme tous ces massacrés

qui se raccommode, c'est un symbole, quoi ! et le sens est plutôt consolant.

J'en conclus que tout s'arrange,

Comme le prouve ma propre histoire.

— Mais si j'avais seulement cent brasses de ces rubans, quelle concurrence pour Delphes !

— Là-dessus je n'en pouvais plus et je me suis endormi,

Tenant ferme la main de cette femme et dans l'autre les lunettes.

LE SATYRE-MAJORDOME. — Rendez-les moi !

MÉNÉLAS. — Minute ! est-ce que ma barque est réparée ?

LE SATYRE-MAJORDOME. — Elle est prête et vous attend.

MÉNÉLAS. — L'œil du bateau est repeint ?

LE SATYRE-MAJORDOME. — Il est repeint. Vous n'avez plus que la prunelle à y poser.

Vous avez une voile de lin et une autre de jute, quinze avirons de la première bordée et vingt-huit de la seconde,

Et un beau gouvernail presque neuf qui a été fait pour l'administration des Pompes funèbres égyptiennes.

MÉNÉLAS. — Je lui rendrai les lunettes quand je partirai.

LE SATYRE-MAJORDOME. — Écoutez donc !
Vous pouvez lui demander autre chose !

MÉNÉLAS. — Quoi ?

LE SATYRE-MAJORDOME. — Ne savez-vous pas que la fameuse Hélène habite depuis dix ans cette île ?

MÉNÉLAS, *prenant son arc*. — File, ou je te tue !

LE SATYRE-MAJORDOME, *fuyant*. — Regardez derrière vous !

SCÈNE II

Entre BRINDOSIER, voilée. Elle est habillée comme HÉLÈNE, mais en bleu, tandis que chez celle-ci le rouge domine.

BRINDOSIER. — Salut, ô mon époux, je te retrouve enfin.

MÉNÉLAS, *se retournant*. — Quoi?

BRINDOSIER. — Salut, ô mon époux, je te retrouve enfin.

MÉNÉLAS. — Qui êtes-vous?

BRINDOSIER lève son voile. MÉNÉLAS le regarde en silence.

MÉNÉLAS. — Regarde, Hélène!

HÉLÈNE, *se dévoilant indolemment*. — Qui êtes-vous, Madame!

BRINDOSIER. — Réponds-lui, Ménélas. Dis-lui qui je suis. Cette voix, ce visage qui se tourne vers le tien, cette femme devant toi qui t'accueille, cela, ne la reconnais-tu pas?

MÉNÉLAS, à voix basse. — Hélène, c'est Hélène !

HÉLÈNE. — Il n'y a ici d'autre Hélène que moi.

Pantomime. Toutes deux traversent à plusieurs reprises la scène en s'éventant et en se mesurant de l'œil. Puis HÉLÈNE vient se replacer au côté de MÉNÉLAS et lui prend la main.

MÉNÉLAS. — Ah, le cœur me bat étrangement ! Voici avec moi deux Hélènes, celle du passé et l'autre que Pâris m'a rendue.

Si je ne tenais ta main, ah, je dirais que celle-ci est la vraie. C'est la voix, c'est la taille, c'est le visage,

Plus jeune seulement, plus pur peut-être.

Regarde toi-même.

Il lui lâche la main.

HÉLÈNE. — Je n'ai pas besoin de regarder.

MÉNÉDAS. — Regarde, te dis-je !

HÉLÈNE, *tournant lentement les yeux vers lui*. — Cette femme me ressemble comme je ressemble à Andromaque.

MÉNÉLAS. — Tu n'y entends rien ! je me souviens mieux que toi !

HÉLÈNE. — Il n'y a ici d'autre Hélène qu'Hélène de Troie,

Qui fut enlevée par Alexandre, autrement Paris.

Comme on le sait dans le monde entier depuis Gadès jusqu'à la Colchide,

Et comme en témoignent ces grands tas de briques noircies qu'on voit en face de Ténédos.

BRINDOSIER. — Je ne sais. Quant à moi, je suis Hélène de Sparte.

HÉLÈNE. — Tu ne l'es mie.

BRINDOSIER. — Toujours fidèle, toujours aimante, la même,

Et qui n'ai pas d'autre époux que le mien.

MÉNÉLAS. — Comment êtes-vous ici, Madame, en cette présente île de Naxos ?

BRINDOSIER. — Je dormais.

MÉNÉLAS. — Vous dormiez ?

BRINDOSIER. — Hermès,

Hermès m'avait flagellé le visage

De ce rameau trempé dans le fleuve Léthéen.

MÉNÉLAS. — Vous dormiez et moi pendant ce temps, casque en tête et l'épée au poing,

J'assiégeais Troie là-bas où vous étiez.

BRINDOSIER. — Non pas moi.

MÉNÉLAS. — Non pas vous ?

BRINDOSIER. — Celle-ci, non pas moi !

MÉNÉLAS. — Vous dites bien, car celle-ci est Hélène.

BRINDOSIER. — Salut donc, Hélène.

MÉNÉLAS. — La reconnaissez-vous ?

BRINDOSIER. — Salut, Hélène !

MÉNÉLAS. — C'est Hélène que je tiens par la main ?

BRINDOSIER. — Qui d'autre ?

N'est-ce point mon visage ? N'est-ce point mon corps ? N'est-ce point mon sein que soulève ce souffle indigné ?

Qu'as-tu fait pendant que je dormais, ô image de moi-même ? et quel usage les dieux ont-ils fait de mon sommeil ?

C'est moi pour qui Troie a brûlé pendant que je dormais, c'est moi qui l'ai rasée comme avec la faux, pendant que je n'étais troublée d'aucun songe !

Mon corps est-il si puissant que sa seule image suffise à la volonté d'un dieu ?

Mon âme est-elle si puissante qu'elle suffise à faire vivre deux corps ?

HÉLÈNE. — Ce sont des paroles qu'il est difficile de supporter.

BRINDOSIER. — Maintenant, sœur Hélène, ô mon image,

Maintenant que votre tâche est faite,

Maintenant que je suis éveillée et qu'il fait jour,

Il est temps que vous me cédiez ma place et mon époux !

Ayez la bonté de disparaître, je vous en prie.

MÉNÉLAS. — Souffle dessus un peu pour voir si elle va disparaître

Comme la vapeur de l'eau qui commence à bouillir.

BRINDOSIER. — Mais toi, Ménélas, qu'attends-tu pour m'ouvrir tes bras après ces dix années,

Et ce cœur qui m'appartient ?

MÉNÉLAS. — Quelle preuve as-tu que tu es Hélène ?

BRINDOSIER. — Nulle que la vérité.

MÉNÉLAS. — Je sens je ne sais quel doute en moi.

HÉLÈNE. — Ménélas, j'ai déjà supporté de vous beaucoup de choses et j'ai beaucoup souffert par vous : toutefois ne me poussez pas à bout.

Et il est bien vrai que je suis une femme et en

votre possession : non point tant cependant que vous le croyez.

Mais je proteste que si vous avez le malheur de me faire cette injure et de lâcher seulement ma main,

Vous ne ramènerez plus Hélène une seconde fois,
Et ni dans cette vie ni dans l'autre

Vous ne retrouverez ces doigts si longtemps
des vôtres disjoints.

MÉNÉLAS. — Je suis le maître de tout ce
qu'il y a d'Hélènes au monde.

BRINDOSIER. — Une seule suffit.

MÉNÉLAS. — Tu dis bien. Il n'y a qu'une
Hélène pour moi.

BRINDOSIER. — Une seule, la même.

MÉNÉLAS. — Tu dis bien, la même pour moi
à jamais.

BRINDOSIER. — Une seule Hélène, celle qui
te fut donnée jadis.

MÉNÉLAS. — Je me souviens.

BRINDOSIER. — La fille de Lédà et de
Jupiter...

MÉNÉLAS... — La femme du roi de Sparte.

BRINDOSIER. — ... Jupiter qui tonne dans les
nuées,

Quand les nuages pareils à de grandes monta-
gnes blanches accumulées

S'accroissent peu à peu dans le ciel pur,

Au-dessus de ce petit temple rouge bien connu
des bergers dont le fronton n'a pas plus de trois
colonnes.

MÉNÉLAS. — Tu te souviens?

BRINDOSIER. — Là est une prairie ombragée
de peupliers.

HÉLÈNE. — Mais il n'y avait pas de peupliers !

MÉNÉLAS. — Si, tais-toi, il y en avait !

BRINDOSIER. — Là est une prairie ombragée
de peupliers.

MÉNÉLAS. — Il y avait des peupliers, je me
souviens à mesure qu'elle parle.

BRINDOSIER. — Là où le ruisseau rapide...
Il fuit !

MÉNÉLAS. — Là où le ruisseau rapide...

BRINDOSIER. — Que ses eaux étaient claires !

MÉNÉLAS. — Que ses eaux étaient claires et
quel bruit triste elles faisaient parmi les pierres
roulantes !

BRINDOSIER. — Avant qu'elles n'entrent dans
la vaste conque de Juin.

MÉNÉLAS. — ... Avant que par mille vannes
et coupures, elles ne soient distribuées à tout le
riche herbage.

BRINDOSIER. — Là sont trois chênes consac-
rés à mon père !

HÉLÈNE. — Bon, voilà que ce sont des chênes à présent!

MÉNÉLAS. — Elle a raison, je me souviens, ce sont des chênes.

BRINDOSIER. — Ce grand arbre dont la feuille est la plus tardive.

MÉNÉLAS. — En ce mois de juin où tu me dis que tu m'aimais, à ces hauteurs où nous étions montés,

C'est à peine si elles étaient encore poussées.

BRINDOSIER. — Leur couleur est celle de l'or.

MÉNÉLAS. — Non point l'or de la vieillesse, mais le jeune rameau qui commence!

Avant que Jupiter ne leur ait donné

Cette puissante couleur de vert où ses yeux se complaisent.

BRINDOSIER. — Leur couleur est celle de l'or!

MÉNÉLAS. — Non point du temps qui passe, mais de celui qui vient de commencer.

BRINDOSIER. — Leur couleur est celle de l'or.

MÉNÉLAS. — Non point leur couleur, ô bien-aimée!

Mais celle de ce grand feu que j'avais allumé un peu plus bas et dont l'éclat les enveloppait tout entiers.

BRINDOSIER. — N'est-il point convenable que l'on se purifie par le silence et par le jeûne...

MÉNÉLAS. — Oui, cela est convenable.

BRINDOSIER. — ... N'est-il pas convenable qu'on se purifie comme pour les Mystères, quand on va épouser la fille d'un dieu ?

MÉNÉLAS. — Quand on tient entre ses bras l'enfant divin dont les yeux immobiles entre les paupières

Vous regardent avec indifférence.

Et tu étais vierge entre mes bras comme la Victoire, et la harpe pour l'aveugle,

Et comme ce jeune fût de marbre blanc au seuil de la patrie que l'exilé saisit religieusement de ses deux mains !

BRINDOSIER. — Au-dessus de nous s'élevaient ces longs rubans de murs l'un sur l'autre, et cette citadelle dans le ciel avec ses tours déchiquetées.

Et ces longues forêts de chênes toutes plates sur les terrasses, pareilles à la mousse qui pousse entre les interstices,

Et ces cascades silencieuses et immobiles,

Et ce lieu d'avance aménagé par la main des Titans sur l'ordre de mon père,

Pour être son temple avec nous.

MÉNÉLAS. — Je me souviens.

BRINDOSIER. — Et que tu étais beau alors, Ménélas, le plus fort entre tous ceux de ton âge et le plus habile aux jeux !

MÉNÉLAS. — Tu es la même toujours.

BRINDOSIER. — La même, c'est toi qui le dis, tu en es sûr ?

MÉNÉLAS. — Hélène : il n'y a pas d'autre femme au monde.

BRINDOSIER. — Dis, t'ai-je bien fait souffrir ?

MÉNÉLAS. — Pas à la mesure de mon amour.

BRINDOSIER. — Etait-ce dur d'être séparé de moi ?

MÉNÉLAS. — Mon désir ne t'a point quittée.

BRINDOSIER. — Ni moi je ne t'ai quitté.

MÉNÉLAS. — Tu ne m'as point quitté ?

BRINDOSIER. — Je dormais entre tes bras.

MÉNÉLAS. — Dis seulement une chose, fille de Zeus !

BRINDOSIER. — Oui, je veux te la dire.

MÉNÉLAS. — Comment moi qui entre les chefs grecs n'étais pas ni le premier ni le second,

Ai-je trouvé faveur à tes yeux ?

BRINDOSIER. — N'avais-tu rien pour la mériter ?

MÉNÉLAS. — Rien quand je te regarde et que je me souviens !

BRINDOSIER. — Et qui donc m'aurait tenue ainsi entre ses bras et ne m'aurait point lâchée ?

Ces dix ans qui ne furent qu'une seule heure de nuit.

Pendant que je dormais.

MÉNÉLAS. — La nuit est finie.

BRINDOSIER. — Elle est finie et je suis réveillée!

MÉNÉLAS. — Elle est finie et je vois de nouveau ces yeux pleins d'indifférence qui me regardent.

BRINDOSIER. — Qu'attends-tu donc pour venir entre mes bras?

Il fait le geste d'aller vers elle.

HÉLÈNE. — Ménélas!

MÉNÉLAS. — Hélène!

HÉLÈNE. — Que fais-tu? Vas-tu me laisser, une fois encore?

BRINDOSIER. — N'écoute point ce qu'elle dit! N'écoute pas cette ombre façonnée par les pouvoirs envieux à mon image et qui veut te décevoir encore!

HÉLÈNE. — Te décevoir! Réponds-lui! Est-ce en songe que tu as souffert?

Est-ce en songe que tu as pris Troie? Est-ce en songe que tu m'as retirée du sombre Gynécée Asiatique,

Cette nuit où l'on voyait clair, bien qu'il n'y ait aucune lampe allumée?

Est-ce qu'il est trompeur, le visage que tu as reconnu à la flamme d'une telle lumière?

BRINDOSIER. — Tout est un songe, excepté ces jours de jadis qui n'ont pas cessé.

HÉLÈNE. — Et dis si c'était un songe aussi à cette heure de midi cet énorme dos de la mer entre l'Europe et l'Asie qui s'est levé pour nous prendre comme l'échine d'un taureau,

Et qui, d'un seul coup m'emportant avec le Ravisser en un seul jour,

Nous a laissés à sec là-bas ! près d'un phare fumant dans le point du jour qui s'éteignait.

BRINDOSIER. — Tout est un songe excepté ce visage vers toi et ces yeux pleins d'ignorance vers les tiens comme ceux des animaux.

HÉLÈNE. — Tout est un songe, excepté cette main de nouveau dans la tienne et ce corps de nouveau solide entre tes bras.

BRINDOSIER. — Ah, les fleuves de la terre au mois de juin, quand les troupeaux épars remontent l'herbe difficile et que le pâtre écarte du genou ce torrent qui descend vers lui de la vie verte et rose et toute luisante, pleine de fleurs, d'abeilles et de papillons !

Ah, le miel que je fus à tes lèvres et cette tête tout à coup que j'ai versée sur ton épaule !

HÉLÈNE. — Tu caresses et j'ai frappé.

BRINDOSIER. — J'ai gagné ton cœur.

HÉLÈNE. — Tu ne l'as point percé.

BRINDOSIER. — Souviens-toi de ces nuits de ma jeunesse où je dormais à ton côté!

HÉLÈNE. — Souviens-toi de ces nuits où tu étais seule, et moi entre les bras du Ravisser.

BRINDOSIER. — Je fus fidèle.

HÉLÈNE. — Fidélité dormante.

BRINDOSIER. — Fidèle cependant.

HÉLÈNE. — Joyau de peu de prix qui ne fut pas perdu et qui n'est pas disputé!

BRINDOSIER. — Toujours la même.

HÉLÈNE. — Et moi aussi, ne suis-je pas toujours la même? Et de plus une autre.

BRINDOSIER. — Femme d'un seul.

HÉLÈNE. — Et moi donc, n'étais-je pas ta femme entre les bras du Ravisser?

Quand du haut de la grande tour de Troie

Je voyais autour de cette ville bien défendue

Au Nord, au Sud, au Levant, au Couchant,

Ta patience et ton désir chaque soir autour de moi

Se rallumer avec les cent mille feux de ton armée campante!

BRINDOSIER. — Tais-toi, illusion!

HÉLÈNE. — Tais-toi, imposture!

MÉNÉLAS. — Que faire?

BRINDOSIER. — Me croiras-tu si cette création d'un dieu malin

Avoue son imposture et que c'est moi Hélène?

HÉLÈNE. — Certes, en ce cas il faudra toutes deux nous croire.

BRINDOSIER. — Laisse-moi donc seule avec elle.

Sort MÉNÉLAS.

SCÈNE III

Silence.

BRINDOSIER. — Naturellement, c'est vrai, je l'avoue, c'est vous qui êtes Hélène.

HÉLÈNE. — Je vous rends grâces.

BRINDOSIER. — Avouez que l'on pourrait s'y tromper.

HÉLÈNE. — Je ne sais. Je ne vous ai pas regardée.

BRINDOSIER. — Regardez-moi donc.

HÉLÈNE, *la regardant*. — Il faut que Ménélas soit encore plus fou que je ne croyais.

BRINDOSIER. — C'est Protée qui a fait ce prestige.

Silence.

C'est le seigneur Protée qui a fait ce prestige étonnant.

Silence.

C'est lui qui a mis l'illusion dans ses yeux.

N'êtes-vous pas curieuse de savoir qui est le seigneur Protée?

HÉLÈNE. — Non.

BRINDOSIER. — C'est l'intendant de cette mer ivre et folle où Médée dispersa les membres de son grand-père,

Dont le fond est troublé par des soupirs sulfureux,

Et dont la surface incessamment est battue et barattée par les rames d'expéditions extravagantes,

Argô, Troïa,

Tous ces aventuriers au grand nez, au petit front stupide, glabres comme des acteurs, ramant de bon courage!

Et là-bas cet anneau d'écume, est-ce un phoque qui respire?

Nullement, c'est une vache.

C'est Jupiter à la nage sous la forme d'une bête à cornes couronnée de marguerites qui amuse une petite fille!

HÉLÈNE. — Dois-je comprendre que vous considérez comme une démente

Cet honorable effort de toute la Grèce pour me récupérer ?

BRINDOSIER. — Certes et bien digne de Protée.

HÉLÈNE. — Vous m'excuserez de ne pas être de votre avis.

BRINDOSIER. — Que vous êtes belle, Hélène ! et que j'aime ces beaux yeux, dépourvus de toute expression,

Que vous tordez lentement vers moi !

HÉLÈNE. — Oui, c'est moi qui suis la belle Hélène.

BRINDOSIER. — Ah ! il n'y a pas de Protée qui tienne !

Je le jure, Ménélas est un sot de ne pas faire la différence entre nous deux !

HÉLÈNE. — Il est vrai.

BRINDOSIER. — C'est un balourd et un sot.

HÉLÈNE. — Il est vrai.

BRINDOSIER. — Un brutal, un méchant !

Ah, j'en suis sûre ! ce n'est pas une fois seulement qu'il vous a caressé l'échine avec le bois de son arc.

HÉLÈNE. — Tous les hommes sont de même.

BRINDOSIER. — Eh quoi, Pàris aussi...

HÉLÈNE. — Non. C'était un homme agréable et qui savait y faire avec les femmes.

BRINDOSIER. — Mais il est mort, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE. — Il ne faut plus y penser.

BRINDOSIER. — N'y pensons donc plus et évitons cette ride du front verticale qui est la plus difficile à effacer.

Il faut se la masser chaque soir avec le pouce.

HÉLÈNE. — Avec le pouce et un peu de suint de mouton raffiné.

BRINDOSIER. — On ne peut rien vous apprendre.

Laissez-moi vous regarder encore, non pas comme font les hommes qui n'y connaissent rien, mais avec l'œil d'une femme.

Grands dieux !

Soupir.

Ah, dieux, que vous êtes belle ! il n'y a rien à reprendre en vous.

Ariane même, à qui cette île doit sa gloire, N'était qu'une grosse Crétoise auprès de vous.

HÉLÈNE. — Quelque fraîcheur, dit-on ?

BRINDOSIER. — Oui. — Mais d'où vient cette robe ?

HÉLÈNE. — Vous ne l'aimez pas? C'était la dernière mode de Troie pourtant,

BRINDOSIER. — Oui.

Et Troie était séparée du reste de la terre depuis dix ans.

HÉLÈNE, *la voix tremblante*. — Qu'y puis-je faire? C'est la faute de ce vilain Ménélas.

BRINDOSIER. — Ce rouge si curieux... Ah, je ne l'avais pas revu depuis longtemps. Ma grand-mère aimait tellement cette couleur! J'ai eu bien de la peine à retrouver une étoffe à peu près la même dans notre fond de magasin.

Et ces grands animaux brodés, que c'est étrange! cette chaussure Phrygienne, cette agrafe vraiment Cimmérique...

HÉLÈNE. — Ce n'est pas ma faute!

Elle éclate en sanglots.

BRINDOSIER. — Qu'ai-je fait, ma chérie? ne gêtez pas ces beaux yeux!

Écoutez! Savez-vous ce que je pense! C'est vous qui êtes à la mode et moi qui ne le suis plus déjà.

Ce butin qui se disperse de tous côtés...

Tout, cet hiver, va se porter à la Troyenne.

HÉLÈNE, *larmoyant*. — Ah! ah!

BRINDOSIER. — N'êtes-vous pas contente?

HÉLÈNE. — Ah ! vous me percez le cœur !

Quand ce vilain Ménélas est arrivé, tout de suite je lui ai dit d'aller piller chez mes belles-sœurs.

Il y en avait cinquante et je connaissais leurs armoires.

Nous sommes partis avec cinq bateaux remplis de malles.

Tout cela a péri dans la tourmente !

BRINDOSIER. — Ah, c'est un coup bien dur !

Elle l'enlace.

HÉLÈNE, *palpant l'étoffe de sa robe*. — Ma chère, quelle est l'étoffe dont votre robe est faite ? Je n'en ai jamais vu de pareille.

BRINDOSIER. — C'est du pongé de Chine qui est fait avec de la soie de chêne.

HÉLÈNE. — Et cela peut se laver ?

BRINDOSIER. — Le navire qui nous l'a apporté était sous la mer depuis trois semaines. C'était la première consignation pour l'Europe.

HÉLÈNE. — Que vous êtes heureuse !

BRINDOSIER. — Et que diriez-vous de cette étoffe plus brillante que la soie, plus fraîche que le lin,

Qui est faite avec de l'ortie ?

HÉLÈNE. — Vous en avez beaucoup ?

BRINDOSIER. — Quarante caisses bien repérées au large de Pharos. Ah, je n'ai jamais rien qui me manque!

Pas une tempête d'équinoxe qui ne nous apporte les dernières nouveautés. Voulez-vous voir quelques échantillons?

Elle lui montre un carnet.

Pas une maison de Tyr ou de Thèbes Hécatompyles,

Qui ne nous soit bien introduite.

Et quelle pourpre nous avons!

Aussi fraîche que le sang! Regardez! c'est le dernier genre de Tyr. On l'appelle « La Troyenne ». Et cette autre est « l'Hélénide ».

Vous rougissez? avouez que c'est flatteur.

HÉLÈNE. — Et celle-ci?

BRINDOSIER. — Nous l'appelons « Paris amoureux ». Vous comprenez, c'est un jeu de mots. « Paris, nom d'homme », « Paris, nom de ville » Et aussi « les Paris amoureux »...

HÉLÈNE. — Comme c'est spirituel! Il faudra que vous m'écriviez ça sur un bout de papier.

BRINDOSIER. — Volontiers.

HÉLÈNE. — Ah, que l'on est heureux d'avoir tant de fréquentations.

BRINDOSIER. — Oui. C'est l'avantage de ce petit port de mer.

HÉLÈNE. — Moi, je m'en vais à Sparte.

BRINDOSIER. — C'est une ville bien honorable et les mœurs y sont bonnes.

HÉLÈNE. — Simples, mais bonnes.

BRINDOSIER. — Quelles orgies de fidélité vous pourrez y faire avec Ménélas !

HÉLÈNE. — La forme des chapeaux y est réglée par la loi sous la peine capitale.

BRINDOSIER. — Mais la nature y est belle.

Que c'est solennel le milieu de ces longs jours d'été,

Quand parmi l'abolement des cigales ininterrompues dans la lumière qui fait tout disparaître,

On entend comme le bruit d'un dieu qui aiguise son épée !

Et que le Taygète au soir après l'orage rôtit en ruisselant devant le soleil,

Comme une pièce de bœuf devant un grand feu de bois !

HÉLÈNE. — Ce qu'il y a de mieux à faire à Sparte est de dormir. Je déteste la campagne.

BRINDOSIER. — Les femmes y sont belles.

HÉLÈNE. — Elles font le pain, elles traient les vaches et dansent comme des bêtes.

BRINDOSIER. — Les hommes sont de bons compagnons.

HÉLÈNE. — On ne me permet que les pères de famille au-dessus de quarante ans et je ne suis invitée qu'au dessert.

Alors on craque ensemble des noix et l'on s'exerce à parler d'une manière Laconique.

BRINDOSIER. — Pauvre Hélène ! ah, que vous allez souffrir, vous qui avez eu des expériences si intéressantes !

HÉLÈNE. — J'aime mieux ne pas y penser.

BRINDOSIER. — Où est cette fameuse Hélène ? dira-t-on.

Elle est à Sparte et elle coud des poches à sel pour des pâtres.

C'est elle avec ses femmes qui fabrique ces biscuits locaux si renommés,

Que l'on casse avec une masse de plomb et où l'on trouve de noires momies de raisins secs.

HÉLÈNE. — Vous aussi, votre vie doit être bien monotone.

BRINDOSIER. — Ma chère, que dites-vous ? Tout passe ici ! C'est le centre des trois mondes, Sans parler de ce ciel au-dessus de nous qui est le quatrième.

Pas de jour qu'un dieu n'en descende. Ah, votre père m'est bien connu !

Pas un héros dont nous n'ayons la visite.

Rien ne tombe à l'eau que je n'en aie aussitôt le meilleur.

HÉLÈNE. — Eh bien, vous êtes heureuse?

BRINDOSIER. — Non. Je suis une femme de foyer. Tranquille, modeste.

Une vie simple et tout unie, voilà ce qu'il me faut.

Ah, ce serait une position pour vous!

HÉLÈNE. — Neme tentez pas.

BRINDOSIER. — Hélène de Naxos après Hélène de Troie! Hélène-du-milieu-des-mers!

On armerait de tous les ports du monde pour venir vous voir,

Comme on s'en va à Delos vers l'autel d'Apolon et de Latone!

HÉLÈNE. — Et si Ménélas vient me prendre?

BRINDOSIER. — Fiez-vous à moi. Fiez-vous au seigneur Protée.

HÉLÈNE. — Qui est Protée?

BRINDOSIER. — Le plus riche de tous les demi-dieux.

Il a le contrat pour toute la mer jusqu'à Tarente. Parlez-moi de votre Priam!

HÉLÈNE. — Personnellement?

BRINDOSIER. — Vous en ferez ce que vous voudrez.

C'est un original qui à deux jambes préfère une grande queue de poisson.

Il est aussi inoffensif qu'un cul-de-jatte.

HÉLÈNE. — Bien sûr, ce n'est pas un peu mort à Naxos?

BRINDOSIER. — Mort? La mer est comme un grand journal où tout ce qui se passe vient s'inscrire.

Et si Naxos vous ennuie ici,

Rien n'empêche de la mettre ailleurs.

C'est une roche légère et qui flotte comme un échaudé et comme un blanc d'œuf battu.

Et si vous voulez vous en aller, vous êtes libre.

Allons, votre carrière n'est pas finie! Il n'y a pas qu'une Troie au monde.

HÉLÈNE. — En quoi est ce bracelet à votre bras gauche?

BRINDOSIER. — Il est d'une matière merveilleuse et sans prix qui s'appelle Celluloïde.

HÉLÈNE. — On dirait de l'ivoire mais c'est cent fois plus beau!

Comment lui a-t-on donné cette couleur rose? Il semble un ruban de soie et l'on voit la boucle et les trois trous pour l'ardillon imités avec un art merveilleux.

Ah, quel goût exquis!

BRINDOSIER. — Je vous le donne.

Elle le lui donne.

HÉLÈNE. — Et vous dites qu'il vous reste encore trois pièces de ce pongé?

BRINDOSIER. — Trois pièces, je compte les prendre avec moi.

HÉLÈNE. — Hélène,... pardon, ma chère, je ne sais comment vous appeler... Laissez-les-moi.

BRINDOSIER. — C'est un grand sacrifice.

HÉLÈNE. — Et comment fixez-vous votre corsage?

BRINDOSIER. — Par derrière, naturellement.

HÉLÈNE. — Par derrière! par la Bonne Déesse! un corsage qui se ferme par derrière! Moi, je le ferme sous les bras.

BRINDOSIER. — Voyez-vous ces boutons? Il n'y a qu'à pousser dessus, et clac!

HÉLÈNE. — Que c'est ingénieux! laissez-moi essayer moi-même. Clic je tire. Clac je pousse. Clic, clac, clic, clac!

BRINDOSIER. — On appelle cela des boutons à pression.

HÉLÈNE. — Que vous êtes heureuse! je rougis de mes agrafes scythiques.

BRINDOSIER. — C'est un voyageur de Jérusalem, la tête en bas, qui nous les a apportés l'autre jour, en route vers le fond de la mer.

Nous en avons trois cartons.

HÉLÈNE. — Hélène, ma petite Hélène!

BRINDOSIER. — Eh bien, Hélène?

HÉLÈNE. — Laisse-moi avoir ces boutons!

BRINDOSIER. — Et vous resterez à Naxos?

HÉLÈNE. — J'y consens.

BRINDOSIER, — Merci, Hélène.

HÉLÈNE. — Adieu, Hélène.

BRINDOSIER. — Adieu!

SCÈNE IV

Entre le SATYRE-MAJORDOME suivi d'une énorme moule à deux pieds.

LE SATYRE-MAJORDOME. — Salut, Mesdames, bien le bonjour, je vous salue bien.

HÉLÈNE. — Quel est cet affreux magot ? et quel est ce coquillage ?

LE SATYRE-MAJORDOME. — C'est une moule à deux pieds comme il y en a beaucoup. Une espèce d'armoire à glace naturelle.

Aouf !

Il fait le geste de s'ouvrir. La moule s'ouvre et fait voir à l'intérieur un satyre pareil à un papillon entre ses deux ailes. Il dispose le double miroir face à nos deux
HÉLÈNES.

LE SATYRE-MAJORDOME. — C'est Protée pour célébrer cette heureuse réconciliation qui m'envoie tirer votre photographie.

Le jour est tout à fait favorable. Si ces dames veulent bien faire ensemble un groupe sympathique chantant et naturel.

BRINDOSIER, *prenant la pose*. — Comme ceci ?

HÉLÈNE, *de même*. — Comme cela ?

LE SATYRE-MAJORDOME, *fermant les deux valves avec bruit*. — Ça y est !

Il ferme les deux valves avec une petite clef dorée.

C'est un nouvel appareil. L'image se développe toute seule. Pas besoin d'y toucher.

SCÈNE V

Entre MÉNÉLAS.

LE SATYRE-MAJORDOME. — Monseigneur, vous voyez ces dames heureusement réconciliées.

BRINDOSIER. — Oui, j'ose dire que nous ne faisons plus qu'un.

HÉLÈNE. — Vous pouvez emmener cette personne avec vous. Il me semble que vous êtes faits l'un pour l'autre.

MÉNÉLAS. — Quel bonheur ! Il convient de célébrer un si heureux événement par un peu de musique.

LE SATYRE-MAJORDOME. — Musique !

Ils s'alignent tous les quatre devant la

rampe. Le chœur des Satyres soutient à bouche fermée les chanteurs.

MÉNÉLAS, *chantant.*

Après tant de vicissitudes
Et de travaux considérables
C'est fini de l'inquiétude,
Mon épouse est irréprochable !
Regagnons notre chez-nous :
Je n'aime que la soupe aux choux.
Je préfère à tous les royaumes

Il lève le doigt.

Coup de grosse caisse. Petit trait de flûte.

Home! sweet home!

Home! sweet home! there is no place like home!

BRINDOSIER.

Comme la poire à l'ananas
Moi, je préfère Ménélas,
Et parmi les fruits exotiques
Le légume domestique.
Désormais dans la Laconie
D'une ménagère accomplie
Je veux mériter le diplôme !

Home! sweet home!

Home! sweet home! there is no place like home!

HÉLÈNE, regardant le ciel avec son face-à-main.

Je vois là-haut dans le ciel
Monsieur mon père qui m'appelle.
Il me garde dans l'Empyrée
Une place distinguée.
De tous les Pâris je suis lasse!
Adieu, vilain Ménélas!
Je quitte votre toit de chaume...

*Elle tousse pour s'éclaircir la voix, imitée
et encouragée par l'orchestre.*

Home! sweet home!

Home! sweet home! there is no place like home!

LE SATYRE-MAJORDOME.

En voyant tant de bonheur
On se sent devenir meilleur!
Monsieur, madame, qu'anime
Une allégresse légitime,
Je vous offre de bon cœur
Les vœux d'un vieux serviteur.
Que sur vous l'envie d'être ailleurs

Jamais plus pour votre malheur
N'étende une aile... polychrôme.

Quelques instruments de l'orchestre émettent des doutes sur cette expression, mais cette critique est aussitôt étouffée par l'approbation générale.

Hum! Hum!

Home! sweet home!

Le chœur des satyres, l'interrompant tumultueusement avec des vociférations :

Home! sweet home!

Home! sweet home! there is no place like home!

SCÈNE VI

A ce moment l'ENVOYÉ DE JUPITER s'avance avec un bon d'gracieux. Il n'est que drap d'argent, diamants, gouttes de feu, étincelles et duvet de cygne. Il danse avec HÉLÈNE un petit ballet dans le genre classique, puis il la prend par la main et l'entraîne vers les coulisses en un tourbillon irrésistible.

L'orchestre avec un violent chuintement et sifflement diminuendo et comme en spirale imite le bruit d'une fusée qui gravit le ciel et qui s'épanouit tout là haut dans l'invisibilité. Pat !

Ils restent tout béants, le nez en l'air, dans l'admiration.

A partir de ce moment la musique, soit qu'elle prête son concours aux acteurs, soit qu'elle rêve toute seule à voix basse, ne cesse plus jusqu'à la fin de la pièce.

SCÈNE VII

LE SATYRE-MAJORDOME, *le doigt tendu vers le ciel.* — On ne la voit plus.

MÉNÉLAS. — Hélène, où est cette autre Hélène qui est venue m'inquiéter ?

BRINDOSIER. — Il n'y a qu'une Hélène, qui te fut toujours fidèle.

L'autre s'est dissipée comme un songe.

Musique à l'orchestre exprimant la solitude de la mer.

MÉNÉLAS. — Je te crois. Pour moi seul tu seras l'Hélène que j'ai aimée. La même, toujours fidèle.

BRINDOSIER. — L'autre s'est dissipée comme un songe.

MÉNÉLAS. — Mais, grands dieux ! que personne autre ne le sache !

BRINDOSIER. — Que personne autre ne le sache ?

MÉNÉLAS. — Il faut que tout chacun te croie cette Hélène que le Ravisser entraina.

BRINDOSIER. — Pourquoi ?

MÉNÉLAS. — Mon honneur y est intéressé.

Quelle gloire serait la mienne ? Et que diraient les mères de tant de braves qui sont tombés sur les rives du Scamandre ?

SCÈNE VIII

Le navire approche. Il est garni de Satyres qui le poussent avec leurs rames. Et pour plus de commodité il est monté sur des roulettes.

MÉNÉLAS. — Et quelles sont ces belles nymphes aux bras blancs qui conduisent notre esquif ?

BRINDOSIER. — Les servantes qui dormaient avec moi,

Ce sont elles qui nous serviront de mariniers.

Le favorable Auster souffle et le jour nous fera voir les rivages blanchissants de la Grèce.

On pose une planche pour l'embarquement.

MÉNÉLAS. — Monte, Hélène.

BRINDOSIER. — Mais, dis-moi, n'as-tu pas promis à cette Nymphe

Brindosier et à ses Satyres de les emmener avec toi ?

MÉNÉLAS. — C'est vrai, je l'ai juré, mais le bateau n'est pas assez grand.

BRINDOSIER. — Il faut tenir son serment.

MÉNÉLAS. — J'ai juré par Zeus, mon beau-père.

Cela n'a pas d'importance. Entre parents on n'y regarde pas de si près.

Mais il me reste le dernier rite à accomplir.

On lui apporte un pot de peinture et du bout du pinceau il pose la prunelle au milieu de l'œil du bateau.

Reste ouvert, œil vigilant ! Jour et nuit, soir et matin,

Vers les feux, vers les étoiles, vers les amers,
Guide-nous, gros œil patient de la nef surchargée qui nous contient.

Submergée jusqu'aux épaules au sein nerveux de ces mers que notre éperon laboure.

Tous deux montent à bord ; on retire la planche.

CHŒUR DES SATYRES, *hissant la voile.*

Hé — hho!

Hé — hhé — hé éhhé — hé hho!

Hé hho!

Hé hho!

Hé hho!

MÉNÉLAS. — Nous ne bougeons pas.

LE SATYRE-MAJORDOME, *au gouvernail.* —
Nous sommes ensablés!

BRINDOSIER. — Ménélas, rends les lunettes à
Protée.

MÉNÉLAS. — Jamais! Ce que j'ai pris par la
force, je ne le rends que par la force.

LE SATYRE-MAJORDOME. — Faites la
souille.

On fait la souille inutilement.

MÉNÉLAS. — A l'aide, Jupiter!

*Coup de tonnerre. L'île s'engloutit sous la
mer, ou du moins tout le décor est démé-
nagé au moyen de force machinistes et
crochets.*

BRINDOSIER. — Merveille!

MÉNÉLAS. — Merci, Jupiter!

LE SATYRE-MAJORDOME. — La mer est libre!

AUTRES SATYRES. — Libre! Libre! Libre! Libre!

MÉNÉLAS, *se portant à l'avant*. — Barre à bâbord, cinq points!

LE SATYRE-MAJORDOME. — Barre à bâbord, cinq points!

LES SATYRES. — On bouge! On bouge! On part! On part!

MÉNÉLAS. — La brise n'est pas assez forte! Toutes les rames à la mer!

LE SATYRE-MAJORDOME. — Toutes les rames à la mer!

Coup de sifflet.

Attention!

Souquez!

Une, deux! Une, deux!

LES SATYRES, *chantant à gorge déployée*.

Marguerite, elle est malade!

Il lui faut le médecin!

Marguerite, elle est malaade,

Il lui faut aut aut, il lui faut aut aut,

Il lui faut le médecin!

MÉNÉLAS. — O Nymphes, quelles voix célestes ! quelle délicieuse mélodie !

LE SATYRE-MAJORDOME. — Sciez, les enfants !

LES SATYRES, *de même.*

*Le médecin qui la visite
Lui a défendu le vin.* } *bis*

*Médecin, va-t'en au diable,
Si tu me défends le vin.* } *bis*

*J'en ai bu toute ma vie,
J'en boirai jusqu'à la fin.* } *bis*

*Si je meurs, qu'on m'enterre
Dans la cave où est le vin.* } *bis*

*Les pieds contre la muraille
Et le bec sous les robin.* } *bis*

*S'il en tombe quelques gouttes,
Ça sera pour me rafraîchir.* } *bis*

*Et si le tonneau défonce,
J'en boirai à mon plaisir.* } *bis*

Ménélas lève la main.

LE SATYRE-MAJORDOME. — Rentrez les rames !

Où allons-nous, les enfants ?

UN SATYRE. — En France!

UN AUTRE. — A Bordeaux!

LE SATYRE-MAJORDOME. — En Bourgogne!
Une fois que nous nous serons débarrassés de cet imbécile!

Entendez le vent qui ronfle dans la toile! C'est Bacchus lui-même qui nous reprend et nous fait signe!

CHŒUR DES SATYRES. — En Bourgogne!
En Bourgogne! Vive le vin Bourguignon!

LE SATYRE-MAJORDOME. — Allons planter le vin de Beaune!

MÉNÉLAS. — Barre à bâbord, deux points!

LE SATYRE-MAJORDOME. — Barre à bâbord, deux points.

UN SATYRE. — Je ne m'arrête pas avant Châlons!

UN AUTRE. — J'ai soif à mettre la mer à sec!

LE SATYRE-MAJORDOME. — Quel est le vin le meilleur, les enfants?

LE CHŒUR. — C'est celui de la Côte qui est entre Beaune et Dijon!

LE SATYRE-MAJORDOME. — Quelle est la terre la meilleure, les enfants? La plus noire, la plus grasse, la mieux fumée?

MÉNÉLAS. — La brise faiblit.

LE SATYRE-MAJORDOME. — Sifflez pour la brise.

Ils sifflent.

LE CHŒUR. — Une terre sèche et grumeleuse comme du lait caillé, et pleine de petits cailloux calcaires

Qui gardent la chaleur comme des briques
Afin que la grappe lourde et dormante cuise des deux côtés.

LE SATYRE-MAJORDOME. — Quelle est la terre la meilleure, les enfants ?

LE CHŒUR. — Une terre maigre dont l'os ressort

Comme les vaches qui sont bonnes laitières dont ressort l'os de la hanche.

MÉNÉLAS. — Le vent mollit.

CHŒUR DES PHOQUES, *surgissant autour de la nef.* — Flouc ! flouc !

L'île de Naxos a été enlevée au ciel, il y a du bon pour des phoques !

Flouc ! flouc !

Une de moins ! moins y a d'îles, mieux cela vaut pour les phoques. Hourra !

Flouc ! flouc !

Le vieux Protée a perdu ses lunettes, hourra !

nous n'extrairons plus de racines carrées, hurra !

Flouc ! flouc !

La mer est libre ! la mer est libre ! Elle est libre
et nous sommes dedans !

La sentez-vous frémir et frissonner ? Sentez-
vous ce coup de rein qui nous envoie à huit pieds
dans l'air !

Hurra ! hurra !

Quel bond ! quelle détente !

Elle est libre et nous sommes dedans ! elle est
infinie et nous sommes dedans ! il y a plus ici à
boire qu'un coup de vin ! Youp, youp, youp,
hurra ! Youp, youp, youp, hurra !

La nef disparaît suivie des Phoques.

SCÈNE IX

Des cintres descend un rideau verdâtre qui devient de plus en plus transparent et l'on voit réapparaître le site Protéen avec la colonnade, l'obélisque, etc., tel que décrit au Premier Acte, mais cette fois au fond de la mer dans un effet d'aquarium. Des petits poissons comme des paillettes d'argent et de jais brillent de tous côtés.

Apparaît sur le devant de la scène à l'extérieur du site PROTÉE qui s'ébroue tout ruisselant d'eau.

PROTÉE, *parlé puis chanté.* — Je viens de boire un fameux coup ! Parlez-moi des égards et de la considération des gens de là-haut !

Il montre le poing au ciel. On lui jette un peignoir.

Il était bien clair que si Hélène montait au ciel, l'équilibre était changé et mon île n'avait plus qu'à gagner le fond de la mer avec la rapidité d'un aérostat délesté ! J'ai failli me noyer !

Vous me direz, à quoi sert cet appendice caudal ? mais c'est purement décoratif ! C'est comme si vous disiez que le chapeau de tours sur la tête de la Ville de Paris peut servir à préserver c'te dame des coups de soleil.

Larmoyant et chanté.

La voilà, ma petite île au fond de la mer, telle que j'avais si bien arrangée ! La colonnade, l'obélisque, les plants de tabac, rien n'y manque !

Parlé.

Rien n'y manque que Protée.

Apparaît dans l'épaisseur glauque PROTÉE Il revêtu de bottes, d'un ciré et d'un casque de pêcheur.

PROTÉE, arrivant au chant peu à peu. — Mais que dis-je ? il y est ! Je suis là ! il est ici ! c'est à ne pas s'y reconnaître.

Ce sont les mystères de l'eau magique. Où est la réalité? Où le reflet? Impossible de le savoir.

Il y a un original jadis qui a essayé d'approfondir ces arcanes. Il s'appelait Narcisse.

Tout à fait chanté, mit tiefer Fühlung.

On dit même qu'il a fondé pour cela un prix à l'Académie française, le prix Narcisse Mifroid.

Le vieux Compère n'a pas perdu la tête, il s'est adapté au milieu, il a revêtu un imperméable; comme cela il n'a rien à craindre de l'humidité.

Ici la bacchanale sous-marine moins en sons qu'en frissons se déchaîne pianissimo.

Mais quelles sont ces risées de musique entrecoupée qui me parviennent comme un orphéon de village de l'autre côté de la forêt?

De la musique au fond de l'eau? Ondes sur ondes!

Nul doute que ces piles de silence entassées et comprimées ne soient propres à accueillir et emmagasiner les impressions sonores de toute la création.

— Mais tu es bien seul, mon pauvre Protée!

Pas du tout ! le voilà qui d'un pas délibéré s'achemine vers cette énorme moule dressée sur les marches du trône comme une malle Innovation.

Il tire de sa poche une clef d'or ! Il ouvre !...
Miracle !

Et en effet dans un halo du projecteur on voit apparaître proprement assujettie dans un des battants de la moule une troisième HÉLÈNE toute pareille aux deux autres, sauf que sa robe est violette.

Je comprends ! je comprends ! il avait tout prévu ! l'image photographique a déjà eu le temps de mûrir et de se développer intérieurement comme une perle au sein de la nacre et nous avons une Hélène synthétique ! Coucou !

Ainsi il y en a pour tout le monde. Voilà notre Hélène émiettée de tous les côtés, dans le ciel, sur la terre et sur l'onde !

Salut à la violette de la mer qui balaye l'azur des replis de sa robe électrique !

Regardez, il s'incline galamment, il détache Hélène et ouvre au-dessus de sa tête un parapluie, plus encore pour lui faire honneur, n'en doutons pas, que pour la préserver des excès de cette ambiance hygrométrique !

*Premiers accords de la Marche nuptiale.
Le cortège s'organise.*

Ce n'est pas un parapluie, c'est une raie ! Comme un baldaquin vivant elle bat majestueusement l'air liquide de ses grandes ailes noires au-dessus du couple nuptial !

Et quels sont, accompagnant leurs pas, ces anges touffus qui prennent le nom de pieuvres dès qu'un œil humain les aperçoit ?

Ne doutons pas que l'une d'elles ne soit préposée aux communications télégraphiques, une centrale vivante !

L'autre déroule une banderole flottante qui porte les compliments de tous les peuples de la mer.

Et quant aux deux autres, pourquoi nous refuser aux indications du bon sens qui nous montre en elles de joyeux ménétriers ?

L'une d'elles n'a-t-elle pas chaussé en bandoulière un énorme sarussophone et voyez avec quelle application elle déchiffre son petit carton à l'aide de ses larges bécicles qui s'éteignent et se rallument comme ces appareils sur la passerelle d'un navire qui indiquent au commandant le nombre de tours de la machine.

L'autre serre amoureusement entre ses tentacules un piano mécanique qu'on a sans doute laissé tomber d'un paquebot.

Au fond de la scène apparaît une baleine caparaçonnée de tentures et de lourds bijoux comme les éléphants de l'Inde ; elle a un petit kiosque sur la tête.

Et voilà la monture qui va conduire nos jeunes époux vers l'Inde, par un chemin plus occulte que celui qui jadis mena vers Aréthuse l' amoureux pâtre Alphée.

C'est là au large des Maldives, non loin du Chenal des Neuf Degrés, à cette place où Amphitrite couchée sur le dos parmi les hydres de corail rose observe les mouvements de ce taureau blanc que les Pléiades vont sacrifier sur l'autel de Minuit,

Que se tient à chaque Olympiade le grand Durbar de tous les dieux !

Et c'est là que notre Hélène enfin va recevoir la suprême investiture,

Pendant que l'autre obéissant au même instinct que les saumons remonte jusqu'au cœur de la Gaule.

Adieu, Protée, vieux camarade ! Et quant à

moi, Mesdames et Messieurs, permettez-moi de me retirer, car mon imagination agréablement chatouillée commence à s'éveiller et je ressens les premières atteintes d'un rhume de cerveau assez fort pour déraciner toute l'île de Santorin !

Développement de la Bacchanale sous-marine et de la Marche nuptiale. On entend au loin les derniers échos du Chœur des Phoques et des Satyres ¹.

Janvier-février 1926, dans l'Océan Indien.

1. Bien entendu, au théâtre, tout ce dernier monologue pourra être raccourci suivant la convenance du musicien.

L'OURS ET LA LUNE

PERSONNAGES

Acteurs :

LA LUNE.
L'AUORE.
LE PRISONNIER.

Marionnettes

LA LUNE.
L'OURS.
LE CHOEUR.
L'AVIATEUR SANS PIEDS.
RHODO.
LE RHABILLEUR.
LE NAIN NOIR.

SCÈNE PREMIÈRE

*L'infirmerie d'un camp de prisonniers dans le Nord
de l'Allemagne. La baraque des contagieux.*

LE PRISONNIER, *assis auprès d'une table, il dort.* — Marie, est-ce toi? (*Silence.*) Je suis bête, il y a longtemps qu'elle est morte. — Moi aussi, je suis mort, drôle de sensation! — Non, je ne suis pas mort, je dors seulement. Je dors, c'est sûr! — Et les températures qu'il faut absolument que je prenne à minuit. Je ne peux pas! je ne peux absolument pas me réveiller. Il n'y a pas moyen. — Qui est-ce qui fait ce raclement? C'est le petit de la Classe 15. Mais non, puisqu'il est mort hier! Bon, en voilà un autre qui s'y met! C'est l'Indien qui délire à présent, il jacasse tout bas comme un oiseau exotique. En avant, les con-

tagieux ! Les voilà tous qui entrent dans le concert l'un après l'autre. Il y a de quoi rire. Un pouvoir méchant. Un pouvoir méchant nous a réunis tous ici des quatre coins du monde. Le pavillon quatre. Et ces températures qu'il faut absolument que je prenne. Sans cela, mon garçon, cellule. Je m'en fous. Nous nous en foutons tous. Quelle musique nous faisons. On est des frères. C'est la mort qui approche pour nous tous. Il y en a aussi qui pleurent et qui gémissent. Moi, je dors, je suis bien, ici et loin d'ici. Délicieuse liberté ! — (*Tout bas.*) Marie, est-ce vous, ma chérie ? — Mais non elle n'est pas là. — Attention, les clients, écoutez ! Un peu de silence, que diable ! C'est minuit qui sonne. L'heure allemande. Il faut absolument que je me réveille. Mais non, ce n'est pas minuit, il y a trop de coups, je m'embrouille, je ne peux pas arriver à compter. Que la terre est grande ! qu'elle est déserte ! Que de douleur peut y tenir, il y a de la place ! Et ces chemins, si on savait, dans la nuit, qui réunissent tout ensemble. Les familles à l'intérieur de ces maisons. Ils ne souffrent pas, ils dorment. — Je ne peux pas arriver à compter. A peine un clocher s'est tu, qu'il y en a un autre qui commence. Il y a un incendie là-bas ! Non, c'est la lune qui se lève, une espèce de lune, Il y a autant de coups de l'heure que d'étoiles

au ciel sans aucun bruit. C'est à ne pas s'y reconnaître. S'il n'y avait pas cette lune on serait étonné de voir combien il y a d'étoiles. C'est comme cette nuit que nous revenions à Hostiaz en auto, non ce n'était pas en auto, c'était le char de la Nuit, tellement nous étions ivres et joyeux ! Cette espèce d'ivresse de la poussière et de la solitude, quand on va à toute vitesse et qu'il est deux heures du matin ! Avec toi, Marie ! — les roues ne touchaient plus la terre. — Avec toi, Marie ! — Dis, est-ce vrai que tu n'es plus là ? est-ce vrai que tu es morte ? Est-ce vrai que tu ne m'aimes plus aucunement ? — (*Silence.*) — Nos enfants ? tu me parles de nos enfants ? Nos trois petits enfants. Ce que j'ai fait de *tes* enfants ? ils sont les miens comme les tiens. Pourquoi dis-tu nos enfants ? Tu sais bien que nous n'avons eu qu'un seul fils, celui qui avait dix ans quand tu as cessé d'être là. Il était trop pur pour la terre, c'est de notre amour qu'est sortie cette belle étoile, ton sommeil profond entre mes bras, ma chérie. Je t'ai déjà raconté qu'il s'est marié, tout jeune comme nous, et sa femme aussi est morte toute jeune comme toi, Dieu qu'elle était jolie ! Alors la guerre est venue et nous a pris tous ensemble. Ces trois enfants dont tu parles, ce sont les siens. Un garçon et les deux jumelles,

Pauvres petits! C'est une bonne qui les garde et les habille là-bas, dans la haute demeure d'Hostiaz. Leur père? notre enfant à nous? cet enfant que nous avons eu en rêve? nous n'avons pas eu d'enfant! je ne sais pas ce que tu veux dire, je dors, laisse-moi dormir! Si! regarde là-haut, il y a une étoile qui se détache, c'est lui, mon beau petit Jean! Elle fait une grande trace de flamme et de fumée, et tout a disparu. Il brûle comme une étoile entre le ciel et la terre, c'est lui, notre beau petit Jean aux yeux bleus. Il était aviateur. C'est une lettre qui m'a appris cela ici. Qui s'occupe de nos enfants? Personne. Quelqu'un de vague. Précisément nous venions de perdre toute notre fortune, il y a un banquier qui nous avait promis toutes les étoiles du ciel. Ensuite la guerre nous a pris, nous deux, Jean, le père avec le fils! Ah, j'ai fait un fameux soldat! Chopé avec mon sac et mon fusil dès le premier jour, comme une pauvre mouche qui se dépêtre dans du sirop! Quelle belle lune sur les sapins d'Hostiaz! et ce grand soupir dans l'épais repaire de feuilles! C'est le sommeil, ah, pour lui résister il ne faudrait pas être un petit enfant! Comme ils dorment! je vois le petit garçon violemment renversé en arrière et le poing fermé. Comme il ressemble à mon fils! C'est lui qui a fait cela. Et les deux jumelles

ensemble. Celles qui t'ont coûté l'existence, ma jolie, les voilà comme des petits animaux tout chauds dans le foin. Il y a sans doute quelqu'un qui s'occupe d'eux. Pourquoi a-t-on si mal fermé ces rideaux ? Il y a un rayon de lune qui pénètre dans la chambre. Tous les joujoux sont là, les soldats, le forgeron russe, la boîte à cubes, et l'ours dans le lit des poupées. Qui est-ce qui a laissé ce rideau ouvert ? Il faut être bien sans soin.

LA LUNE, *apparaissant dans un rayon qui traverse obliquement l'infirmierie.* — Est-ce ainsi que tu veux empêcher d'entrer la Reine des songes ?

LE PRISONNIER. — Qui es-tu, ô voix dans le rayon diagonal ?

LA LUNE. — Je suis la sereine Lune.

LE PRISONNIER. — Je savais bien que tu avais une voix aussi et je l'attendais telle,

Semblable à la lumière dont on ne peut dire qu'elle commence ou cesse, mais que nous y baignons, et qu'elle entre en nous à longs traits dès que nous y prêtons l'ouïe.

LA LUNE. — La lune, lumière de la nuit.

LE PRISONNIER. — Rien d'autre sur ma triste table,

Ne pouvait faire étinceler ainsi

Ce flacon à médicaments comme la Vouivre au fond d'un souterrain.

LA LUNE. — Te souviens-tu quand on avait dix-huit ans, et ce fleuve au milieu de la forêt, et toi posé près de moi dans ton bateau sur ce chemin liquide et collant à la main comme de l'hydromel; puissamment retenu derrière ses écluses et ses déversoirs, il est pareil à cette consolation là-bas au fond d'un autre continent que les Ethiopiens appellent Nectar.

Le fleuve à ce tournant que les herbes grasses obstruent et les feuillages accumulés,

Et çà et là une grosse brème comme une bûche pour happer la manne qui saute pesamment hors de l'eau.

Et toi plein de rêves et d'amertume et de passion et de colère et de pensées et de mélancolie, écoutant cet hôtel au ras de l'eau d'où sort une musique folle et de longs cris et des rires de femmes;

Et ta rame lentement à ta gauche qui fait bouillonner mon image, aussi large que le fond d'un tonneau;

Et plus tard, quand tu sus pour la première fois qu'une femme t'aimait et qu'au lieu de te répondre elle te regarde avec ce visage soudainement sévère et ces yeux pareils à ceux de quelqu'un qui tombe.

Et plus tard, quand tu la tenais dans tes bras,

dans cette voiture qui avait l'accélération de la chute,

Quand l'odeur des menthes sauvages en ce fond humide vous souffletait le visage et vous entraînait par le nez à la force de 80 kilomètres à l'heure et ce masque de parfums qui s'appliquait sur ta face,

Quand tu la tenais dans tes bras, (dis-je), au milieu de ce parc profond piqué d'étoiles de toutes parts petites entre les feuilles, c'est alors que j'étais la Reine des Songes !

C'était ton fils qui commençait alors et ce fils qui devait commencer de ton fils.

Et plus tard celle que tu aimais, lourde du fruit de l'amour,

Quand tu l'aidais à remonter le perron, et la façade du château devant toi toute blanche par mon art ensoleillée, c'est alors que j'étais la lumière de la nuit !

Et maintenant bien que mon rayon pour te retrouver ait à couper cette lame de verre cruel, et au dehors n'éclaire qu'une froide lande et du sable et ces maigres bois de bouleaux fréquentés par les Furies,

Et que mon entretien avec toi soit à mainte reprise entrecoupé par ces cavaleries échevelées de la brume qu'emporte le vent Baltique,

Cependant c'est encore toi-même, ô mon amant, et je suis la même lune.

LE PRISONNIER. — Parle encore ! maintiens à toutes les issues de mon âme cette parole de lait !

De peur que je ne me laisse

Retirer de toi par cette chose en moi obscurément qui me déchire, cette épine au fond de moi-même que je ne puis arriver à extraire, là !

LA LUNE. — Ne sens-tu pas que tu es libre et que tu n'as plus aucun poids ? Ne sens-tu pas que tu peux maintenant voler au-dessus du sol sans y toucher par le moyen de cette force que tu émetts ? Oublie ton existence une seconde et tu te retrouveras de l'autre côté de toutes les murailles.

Tu voles sans autres ailes que ta volonté. C'est moi qui ai fait cela. Le son qui n'est point né pour l'ouïe de ma cithare est tel.

Le corps n'est plus l'instrument de ta servitude, non plus le geôlier, mais l'agile serviteur de ton âme, et la forme au dehors qui lui est la plus convenable, et sa réalisation sur tous les points de l'espace où tu veux, successif ou simultané,

Comme ma face qui est ce coin unique au centre du ciel et créatrice en même temps sur tous les points de la terre où il y a miroir, de pièces.

LE PRISONNIER. — Unis-moi, lune, à ce rayon qui regarde mes enfants !

LA LUNE. — Je ferai plus, je veux que tu ne fasses plus cette nuit qu'un seul regard avec eux. Attention ! ne pensons plus à rien, ça commence ! Ici la parade nocturne.

Les hommes, ces drôles de corps, ce qu'ils trafiquent ensemble quand ils dorment,

Quand ils s'évadent de leur ventre plein de viande et de haricots ou de rien du tout, comme toi, mon pauvre fiévreux !

Et qu'ils s'engagent avec moi, petites figures dociles, par l'influence de mon visage bénin dans un chemin bienheureux délivré de la pesanteur et de la logique !

Tu as bien le droit d'être là. Avec eux. Ton cœur bat avec tous ces petits cœurs, tu as bien le droit d'être un enfant par le droit du père,

De leur père que tu as fait. Tout commence ! tout est nouveau avec eux, il s'agit de tenir les yeux bien ouverts !

Tu as bien le droit d'être assis sur le même banc, avec eux, tu as bien le droit de tenir toutes ces petites mains dans les tiennes. Ici commence la lanterne magique.

LE PRISONNIER. — Ah surtout, Lune ! ne montre pas à mes petits enfants toutes ces choses

horribles que j'ai vues une fois, ce lieu horrible où il me semble que je fus une fois, cette prison où il me semble que je fus une fois, qui sait ? où je suis peut-être encore ! et c'est là cette pointe au fond de moi d'épine qui me fait mal !

LA LUNE. — Paix ! Tout cela était un songe.

LE PRISONNIER. — Que je les entende rire plutôt ! que je ne voie pas de larmes dans leurs yeux ! C'est ce rire que je désire entendre ! Ne leur dis pas où je suis ! Cache-moi bien ! Que je les voie seulement ! Pauvres enfants orphelins ! La voix de ces petits enfants quand ils rient tous aux éclats, qu'elle est douce pour un père !

LA LUNE. — Un père en qui l'âme de la mère s'est aussi réfugiée !

LE PRISONNIER. — Vois, elle ne m'a point quitté et le saint anneau brille à mon doigt toujours.

LA LUNE. — Viens donc, ami, mais que fais-tu là à te croire enfermé ?

Quand se tiennent au dehors les fêtes de ma plénitude, telles qu'elles sont douze fois seulement célébrées, et que du haut du céleste canopée je fais largesse à tous de ma farine ?

Chacun a prudemment fermé portes et volets, et se mettant au lit m'a livré pour beaucoup d'heures la terre à moi toute seule, qu'elle est vide !

Ah, comme la France est vidée !

Voici tout ce petit monde-joujou des hommes si sérieux et si bien arrangé, qui n'est plus qu'un simulacre spectaculaire dans cette mer d'une lumière ailleurs puisée que je lui déverse !

Le voici pour beaucoup d'heures pendant que dorment les habitants, abandonné aux inspirations de la poésie et de la farce !

Du fond de la vallée s'élèvent des collines destinées à faire du vin toutes décorées de routes qui sont jetées sur leurs épaules comme des colliers ;

— (Et celle-ci entre les buissons qui paraît et reparait comme les points irréguliers d'un fil ;)

On y voit comme en plein jour, les routes de la nuit, phosphorescentes et magnétiques !

Comme un fleuve sous les sabords d'un pirate ainsi la route sous la fenêtre d'un jeune homme de dix-huit ans ! et c'est-i le moment de rester couché quand la bicyclette est là qui attend la jambe, et qu'il suffit de cette roue à ses deux pieds, tout le corps en poids et tout le poids en vitesse transformé, et j'en mets, et je vas en mettre encore ! pour essayer d'être juste aussi rapide qu'elle est longue, la route qui n'en finit pas !

Et le monde fantastique et amusant qui passé à droite et à gauche comme le vent, et c't'outil tout à coup qui a failli me faire tomber, et cet endroit

où l'on va arriver avec toutes ses fenêtres brillantes dans le grand silence et dans le grand soleil de ta pleine lune tout seul comme un voleur,

Et quand il fait jour, c'est comble de choses à voir et pareil à la librairie d'une gare pleine de publications illustrées et de romans !

C'est vous qui m'accusez d'être folle parce que je ne reste pas la même et la mère n'est pas née de ce tailleur qui me prendra mesure pour un spencer à ma taille.

On dirait bien que vous êtes si raisonnables, vous les hommes ! il n'y a qu'à voir ce que le sommeil fait du plus grave d'entre vous et le moindre de mes rayons qui lui caresse le bout du nez !

Le plus sonore magistrat alors, le notaire le plus épais, le rentier le plus rotond,

Ça fait pitié de voir avec quelle promptitude ils suivent leur imagination sans aucun égard qui les mène où elle veut aller,

Et quelle caricature, au gré de ce dieu qu'il cache, il fait de lui-même plus vraie que la vérité sur le mur illuminé par ma nappe extatique !

Attention ! tu dors comme j'aime que l'on dorme, qui résisterait à mon éloquence ? et tes enfants dorment aussi.

Nous y sommes tous ? je vais vous montrer la Vie !

Bruit d'un tambour au loin.

LE PRISONNIER *comme un homme qui peut à peine parler.* — Quel est ce tambour ?

LA LUNE. — C'est le tambour du pays des rêves ! Dors, mon fils !

Elle l'enveloppe tout entier d'un grand voile de mousseline blanche et sort.

SCÈNE II

La scène se rétrécit comme les segments d'une longue-vue qui s'emboîtent. Apparaît et s'avance auprès du PRISONNIER un théâtre de marionnettes, le rideau s'ouvre.

La scène représente une partie d'une chambre d'enfants. L'OURS, dans leur lit, couché entre deux poupées, une jambe en l'air.

Entre LA LUNE, tenant une lanterne, habillée comme une vieille dame avec une vaste robe à volants et un chapeau à brides, garni de jais et de plumes noires, d'où pend de côté une violette ; assez pareille aux images de la Reine Victoria.

La LUNE, s'adressant à l'OURS, d'un ton plaintif :

Brelebrun...

L'OURS, *aux poupées.* — Dormez, sultanes !

On ne parle pas. C'est la lune, je vous dis !

Que ce rayon blafard et deux fois rétorqué ne

suffise pas à accroître le plomb qui à l'intérieur de votre tête fragile fait équilibre à un regard si bleu que l'objet en est aussitôt comme coloré !

Quant à moi, les dieux qui m'ont fait m'ayant refusé une paupière, je ne dors pas.

J'envisage toute chose effrontément jour et nuit comme un homme du monde de cet œil unique et pareil à une chique de verre qui m'a été vissé sous l'orbite comme avec une clef anglaise ! l'autre est parti et il ne reste plus qu'un bout de fil noir.

Et puisque c'est sur votre lit qu'une volonté supérieure m'a ce soir précipité, dormez, ne bougez pas, je veille sur vous, une de mes jambes impérieusement étendue au travers de votre corps, l'autre en l'air, dans la pose de Prométhée quand Jupiter d'un grand revers de sa main l'eut fait sauter du ciel.

LA LUNE. — Brelebrun, orestier comme la fraise, mangeur de miel,

M'entends-tu ?

L'OURS. — Est-ce toi, commère ?

LA LUNE. — Où t'es-tu réfugié ? Pourquoi est-ce que je ne te vois plus à la pointe aiguë de quelque sapin, espèce de velu, ainsi qu'un gros frelon dans le thyrses d'une digitale ?

Toujours défiant et mâchonnant et reniflant et seul et occupé à quelque entreprise personnelle.

J'avais tant de plaisir à te serrer sur mon cœur comme un manchon !

L'OURS. — Brelebrun est mort. Il y a longtemps que le dernier chasseur a apporté au châtelain d'Hostiaz sa patte avec sa tête.

Quant à moi, je suis un ours comme qui dirait spirituel. Les dieux qui m'ont fait, au lieu de viscères, c'est de pure substance lyrique qu'ils ont rempli ma peau de peluche dorée,

De vieilles épreuves de « l'Homme qui rit »,

Si bourré qu'on n'y ferait pas tenir une anti-thèse de plus.

Et ils m'ont préposé à la garde de ces enfants dont le père est mort et dont le grand-père fait la guerre là-bas à ces nations dans le brouillard qui sentent le chou qu'on cuit.

LA LUNE, *dirigeant un rayon sur la peau de l'OURS*. — Que j'ai de plaisir à te regarder !

L'OURS. — Vieille dame, veux-tu finir ? Cesse de me parcourir ! j'ai comme un petit frisson quand de mon Chapitre IV tu passes à mon Chapitre V.

LA LUNE. — Ah, je vois que tu me reconnais ! Toi, du moins, tu ne m'as pas oubliée ! que de trous tu m'aurais faits s'il n'avait tenu qu'à toi !

L'OURS. — Un trou à la lune ! Mais attends donc, attends un peu ! ça me dit quelque chose.

Les trous que je t'ai faits, ma vieille, c'est pour ça que je suis dans l'Amérique du Sud !

Je ne suis pas ici ! je ne suis pas un ours, c'est idiot ! C'est banquier que j'étais ! Maintenant j'ai dû changer de nom, il le fallait, et je tiens un hôtel

Quelque part dans la forêt vierge. Qu'est-ce que c'est que cette chambre ?

C'est cette sacrée habitude que l'on a de dormir ! je n'ai pas plutôt posé la tête sur l'oreiller que je me retrouve ici,

Où je mène une existence vertigineuse et accélérée de grands coups de pied et quand je ne passe par cette fenêtre que trois fois par jour, ce n'est pas beaucoup ! Je me réveille tout rompu. Et les médecins qui disent que c'est les rhumatismes !

LA LUNE. — Ne connais-tu point cette maison ?

L'OURS. — Je l'ai fréquentée vaguement autrefois. J'étais le camarade de classe du grand-père. Je lui voulais du bien. Je voulais faire sa fortune.

LA LUNE. — Et les choses ont mal tourné ?

L'OURS. — J'ai été absorbé par les frais généraux. Cesse de me chatouiller, je te dis !

LA LUNE. — Il y a quelque chose en toi que tu me caches et qui brille.

L'OURS. — Tu ne trouveras rien en moi, vieille espionne ! Si je brille, ce n'est que par le bon cœur.

LA LUNE. — Rends l'argent.

L'OURS. — C'est défendu! Je ne peux pas. C'est absolument défendu. Cela porte malheur.

Ça ne m'est arrivé qu'une seule fois de restituer et tel est le principe de mes infortunes. Et d'ailleurs je n'ai plus rien.

LA LUNE. — Tu as un gros diamant bleu cousu entre la peau et ce paragraphe qui te sert de pancréas! Tu ne me le cacheras pas!

La viande n'attire pas plus les mouches que ce bouchon de carafe en toi

N'est congénial à mon regard angélique.

L'OURS. — Viens le prendre, si tu peux, coquine!

LA LUNE. — Donne-le à cet enfant qui dort et à qui il appartient.

L'OURS. — Donner! Comme ça! pour rien! sans motif! Oh! C'est contraire à la règle. On ne donne rien en affaires! ce n'est pas honnête.

Cet argent, croit-il que ç'a été si facile que ça de le lui prendre?

Quel usage en ferait-il? Pour moi c'est de la quintessence de spéculation, le fruit de ma vie laborieuse.

LA LUNE. — Garde-le, ça m'est égal. Ce n'est pas cela que je voulais te dire.

Où ai-je la tête?

Ours, à mon secours ! Aide-moi, toi qui es un homme du monde.

L'OURS. — A la disposition de Votre Altesse.

LA LUNE, *pleurnichant*. — Personne ne pense plus à moi ! Il n'y a plus de Lune pour eux ! Les gens ont le cœur si lourd qu'ils ne pensent plus à lever la tête vers le ciel.

C'est en vain que je mets mon plus beau chapeau et que je balaye la terre de l'Orient à l'Occident avec ma grande robe à volants.

L'OURS. — Venons au fait.

LA LUNE. — C'est si difficile à dire pour une femme ! Que pensez-vous de moi ? Dans ma situation ! Après tant d'années d'un célibat qui ne fut pas sans considération !

Je crains de m'être mise dans un mauvais cas. Je ne sais comment en sortir. Je ne suis qu'une faible lune et je ne peux longtemps penser à la même chose ! Et quand je suis obligée de penser, cela me rend si triste que je me mets à pleurer !

Les larmes me sortent par tous les pores et cela me défigure.

Venez à mon secours, gentilhomme !

L'OURS. — Une remarque avant que nous poussions plus avant, n'auriez-vous pas une légère fluxion de la joue gauche ?

LA LUNE. — Non, la joue gauche est correcte

pour le moment, c'est un petit morceau de la joue droite qui me manque et ensuite la joue gauche commencera à se réduire.

L'OURS. — Et ça veut se mettre en ménage !

LE CHŒUR, *s'avançant*. — Si vous le voulez bien, Monsieur, c'est moi qui vous expliquerai. Elle ne sait pas trop bien ce qu'elle dit.

Il a une calotte de velours, une grosse figure glabre, une redingote noire luisante, un pantalon trop long à petits carreaux noirs et blancs qui fait des tire-bouchons, et des pantoufles rouges. Il tient à la main une espèce de coupe-papier en forme de sabre turc.

L'OURS. — Qui êtes-vous ?

LE CHŒUR. — Je suis le Chœur. C'est moi qui suis chargé d'escorter cette pièce intéressante et de veiller à ce qu'elle aille jusqu'au bout, et de donner un petit coup de main de temps en temps,

Comme un pauvre homme qui suit à pied son petit bien que des déménageurs suspects traînent pour lui dans une charrette à bras.

L'OURS. — C'est vous, l'Homme-dans-la-lune ?

LE CHŒUR. — C'est moi. L'homme dans la lune comme on dit de quelqu'un qu'il est dans la quincaillerie ou dans les suifs. Triste association !

L'OURS. — Et quel est ce yatagan ?

LE CHŒUR. — Ça s'appelle l'ISOLATEUR. Dans les pièces qu'on joue, quand un acteur a besoin de ne pas entendre ce qui ne le regarde pas, vite il faut le faire sortir, et des fois, dame, ça ne va tout seul. Moi, j'interviens avec mon instrument magique et je le réduis aussitôt à une espèce de néant conventionnel. C'est bien commode.

L'OURS. — Parle, tu m'instructionnes. On ne parle jamais trop. Je te donne audience.

Je suis bien entre ces deux personnes avec ce rayon lyrique qui me dore l'entrecôte et fait grouiller en moi un peuple de métaphores.

LE CHŒUR. — Pourquoi cette lanterne ?

(*A la LUNE.*) Si Madame veut bien éteindre cette lanterne, je me permets de faire remarquer à Madame qu'elle peut nous donner de la lumière par ses moyens personnels.

LA LUNE. — C'est vrai.

Elle éteint la lanterne et aussitôt sa figure s'illumine.

Maintenant vous allez voir. (*Il manie l'isolateur et la LUNE s'éteint et se rallume à chaque coup.*)

Cette haute et respectable personne, (*Coup de l'isolateur*) cette vieille folle, (*Coup de l'isolateur*) cette pure vestale à la lampe d'albâtre, (*Coup de l'isolateur*) cette coureuse qui passe toutes les nuits par les chemins avec sa lanterne déchirée (*Coup de l'isolateur*) par sa seule beauté, par son rayonnement moral, par l'éclat de sa modestie et de toutes les vertus domestiques, (*Coup de l'isolateur*) elle est amoureuse d'un petit jeune homme, quoi. (*Coup de l'isolateur.*)

LA LUNE, *minaudant*. — Tu as tout dit?

LE CHŒUR. — J'ai tâché de me faire comprendre.

LA LUNE, *subite*. — Vous n'auriez pas envie de faire ma photographie?

LE CHŒUR. — Qu'est-ce qui lui prend?

LA LUNE. — En ce cas je vous demanderais de la prendre de profil, je suis plus à mon avantage.

L'OURS, *hurlant*. — Qu'est-ce que vous dites?

LA LUNE, *avec un tressaillement*. — Oh, pardon, Monsieur, ne faites pas attention. Je ne savais pas que je parlais. Où en étais-je?

L'OURS. — Moi, je trouve que vous devriez vous faire photographier en laitière suisse. Vous

seriez gentille avec les deux petites nattes tombant de chaque côté de la tête.

LA LUNE. — Vous trouvez? Peut-être suis-je un peu forte. C'est curieux, je maigris et cependant j'augmente de poids!

Où en étais-je?

LE CHŒUR. — Nous en étions au jeune homme.

LA LUNE. — Vous me direz que je n'aurais pas dû l'encourager, mais il n'est pas toujours en mon pouvoir de voiler cette fatale beauté dont les dieux m'ont fait présent.

Car quoi de plus beau, dit Platon, que la forme circulaire?

Quoi de plus intéressant que cette démarche graduelle, cette vie périodique, cette manière de n'être jamais la même, cette fidélité mystique à croître et à disparaître?

Tout fait silence pour me regarder quand je suis là.

Et ce n'est pas tout que la beauté seule, il y a le charme! Qui s'étonnerait que le cœur de tant de pauvres jeunes gens ait été touché?

L'OURS. — Le tien a fini par être pris aussi, la vieille! A quand la noce? Je te paierai des boucles d'oreilles?

LA LUNE, *d'un ton ravi sortant d'un grand*

silence. — Il s'appelle Paul et il est aviateur. Paul, c'est un joli nom.

Est-ce la vie qu'il mène qui l'a tellement enhardi, jusqu'à former des espoirs qu'un autre n'eût pas caressés?

Que d'heures nous avons passées de compagnie, quand le prétexte d'un bombardement à effectuer l'attirait dans mon royaume et qu'il naviguait sur mes ondes silencieuses, occupé, on me l'a dit, de ma seule image!

A force de se baigner dans mes rayons a-t-il formé le dessein de me trouver,

Moi, peut-être dedans,

Et de clore à jamais du sceau de l'amour cet invisible sourire qui en est intérieurement la source?

Que ne rêve pas un chevaucheur de Morane-Saunier à qui son double moteur à refroidissement d'eau permet toutes les ambitions?

Comme l'anguille qui, à la saison des amours, sait retrouver le chemin de ces abîmes de la mer où seul est demeuré pour elle le pouvoir de donner la vie,

Et comme les abeilles pour s'unir qui montent si haut qu'elles peuvent, double grain de pollen d'or,

Sait-on si entre ciel et terre il n'aurait pas

trouvé moyen de m'arracher ce Oui qui, dit-on, coûte aux femmes la virginité !

L'OURS. — N'aie pas peur, tu es à l'abri !

LE CHŒUR. — Pour l'instant il est sur un lit d'hôpital, hélas, depuis bien des mois ! Il ne s'agit plus de ces folles pirouettes dans l'éther,

Quand la terre aux cent villes faisait au-dessus de lui plafond, à la place où l'on voit le ciel d'habitude.

LA LUNE. — Je l'ai vu tomber.

LE CHŒUR. — Le pauvre garçon n'a plus de pieds. On a dû les lui retrancher.

LA LUNE. — Il lui reste les ailes !

L'OURS. — A sa place j'aimerais mieux mes pieds.

LA LUNE. — Il n'y a pas besoin de pieds pour arriver jusqu'à moi.

LE CHŒUR. — Ni à elle pour arriver jusqu'à lui. (*Coup de l'isolateur. — Modestement.*) Je puis dire que j'en vois de toutes les couleurs depuis que je suis au service de Madame.

Il tire une tabatière de sa poche. A l'Ours.

Vous n'en usez pas ?

L'OURS. — Non, merci.

LE CHŒUR. — (*Il fait le geste de tendre la tabatière à la LUNE.*) J'oubliais qu'elle n'est plus là. Elle prise comme une blanchisseuse.

Tant qu'à passer toutes les nuits qu'elle peut sur le lit de ce jeune homme, quand l'inclinaison de l'écliptique le lui permet, c'est trop. Quel exemple pour l'établissement!

Il faut dire qu'on l'a mis près d'une fenêtre qui était presque toujours ouverte par ces beaux soirs d'été.

La nuit, quand il ne dort pas, il regarde Madame, elle le regarde aussi. Moi, je suis là également.

Je connais tout son petit fourbi, sa montre sur un guéridon avec la photographie de sa maman, la cantine dans un coin, celle qu'on a achetée Avenue de l'Opéra le jour du premier galon,

Le dolman au mur, où il y a la Légion d'honneur et la croix de guerre avec palme,

Et les deux grands trésors sous l'oreiller,

Un long gant blanc de femme qui sent bon, et une lettre où sa fiancée lui explique qu'elle a appris qu'on lui a coupé les pieds, que c'est bien triste, que c'est lui seul qu'elle aime et qu'elle épouse son cousin qui est ingénieur dans une usine de produits chimiques.

Tiens, j'oubliais de la rallumer.

Il rallume la LUNE.

C'est cela qui nous a apitoyés.

L'OURS, *bâillant*. — Cette histoire est belle, mais croyez-vous qu'elle amuse beaucoup mes petits amis?

LE CHŒUR. — Si elle ne les amuse pas, elle les aidera du moins à dormir. Et puis il n'y a rien que les enfants détestent comme les histoires qui sont faites exprès pour eux.

LA LUNE. — Ours, tu es fâmeux pour le tact. Rien ne résiste quand tu t'y mets. Qui te tiendrait fermé son cœur quand tu ravis jusqu'aux portemonnaie? Dis un bon mot pour moi.

L'OURS. — Mais que puis-je dire? Tu ne vas pas descendre de ton ciel, je suppose!

LA LUNE, *avec fierté*. — Non! Ce serait un peu tôt pour moi de renoncer au théâtre!

L'OURS. — Alors?

LA LUNE. — Qui sait s'il n'y a pas quelque moyen tout de même de nous atteindre? Quand il ne sera plus que des ailes et des yeux, alors je ne serai plus pour lui que de la lumière!

Et ce serait déjà beaucoup pour moi si je savais qu'il sait,

Qu'il sait qu'il n'est plus seul désormais et qu'il

y a quelqu'un dans une position considérée dont le regard est pour lui,

Et qui va bientôt revenir alors qu'elle s'efface peu à peu.

LE CHŒUR, *à l'ours*. — Qu'y a-t-il ? Pourquoi tortilles-tu ainsi ton bout de fil optique ?

L'OURS. — Mon vieux, coupe vite la communication. Je n'ai jamais tant regretté de ne pouvoir cligner de l'œil.

LE CHŒUR. — Voilà.

Coup de l'isolateur.

L'OURS, *impétueusement*. — La vieille, qu'est-ce qu'elle vaut ? Si je fais ce qu'elle demande, quelle sera ma commission ? qu'est-ce qu'on peut faire avec elle ?

LE CHŒUR. — Ce qu'on peut faire de la lune ? C'est un financier qui me demande ce qu'on peut faire de la lune ? Mais qu'est-ce donc que tu distribuais à tes actionnaires ? Avec quoi que tu les remplissais pendant que tu vidais leurs poches ? Qu'est-ce qu'ils voyaient quand tu leur disais de regarder par le trou de ton coffre-fort ?

L'OURS. — Mon vieux, ce qui est bon pour mes actionnaires n'est pas bon pour moi. Il me faut du dur.

LE CHŒUR. — Vous ne me ferez pas croire que vous n'êtes pas capable d'emprunter quelques milliards sur un joli rayon de lune rose, un petit rayon bien choisi.

L'OURS. — Le fait est que j'ai emprunté jadis quinze millions sur un vieux bout de chemin de fer Decauville exploité par un âne borgne qui traversait un champ de cannes à sucre dans le Guatemala.

Les gens du pays l'appelaient *l'Electro-Burro*, et moi je l'avais appelé la « Compagnie Auxiliaire Priviligée des Chemins de fer de l'Amérique Centrale ».

LE CHŒUR. — Ce n'est pas un rayon qui sera à votre disposition, ce sont des nappes ! *Light and Power*. La vieille n'est pas près de fermer son compteur.

Tu me dis que la lune, c'est un peu doux : mais la confiance du public, c'est du quartz à la teneur de quarante-cinq pour cent !

Les mines d'or de Phœbeland ! les broyeurs de Hékatfontein ! Jouissance de Séléné-sur-Mer et de toutes ses cataractes !

L'OURS. — Tais-toi, je tiens le prospectus !

LE CHŒUR. — Je rallume ?

L'OURS. — Rallume !

Coup de l'Isolateur.

L'OURS à *la Lune*. — Madame, le Roi de la Finance antarctique est à vos pieds.

LE CHŒUR. — Un ours antarctique! Rien que cela inspire confiance aussitôt.

L'OURS. — Partons, je suis prêt.

LA LUNE, *au Chœur*. — Tu as arrangé le rendez-vous?

LE CHŒUR. — A minuit, je l'ai vu qui en prenait note en s'endormant.

LA LUNE. — Au moins tu es sûr de ne pas avoir envoyé d'autres invitations?

LE CHŒUR. — Madame, permettez-moi de vous dire que c'est vous qui brouillez tout d'habitude et qui envoyez les invitations à tort et à travers. Et alors qui est-ce qui est embêté en voyant arriver un tas de péronnelles et pétrousquins auxquels on ne s'attendait pas?

LA LUNE. — C'est vrai, quand je suis dans mes mauvais moments je ne suis plus tout à fait maîtresse de mes associations d'idées. Pourvu que je n'aie pas fait de bêtises!

L'OURS. — Et où c'est qu'on va se rencontrer?

LE CHŒUR. — J'ai choisi la maison, pour le moment vacante, d'une vieille fille, en arrière de la route d'Artemare. C'est tout à fait ce qu'il nous faut.

C'est modeste, prudent, virginal, ça fait bon effet.

Nous sommes très bien tous les trois, on ne peut dire le contraire, mais sans pouvoir préciser, je suis conscient dans notre tenue de je ne sais quel accent de fantaisie que nous ne saurions perdre à voir neutralisé.

Ce petit jardin, avec ses bordures de belles-de-jour et de corbeilles-d'argent, ses reines-marguerites qui semblent faites avec de la laine tricotée, c'est là que je voudrais vivre !

Ce salon si propre qu'on n'ose y respirer de peur de le ternir, quelle joie en y entrant d'y voir précisément ces voiles au crochet sur les meubles et ce petit végétal vert dans un cachepot, pareil à une myrrhe, que notre cœur attendait, chaste offrande !

Et sous un globe de cristal le casque du père de Mademoiselle qui n'était rien de moins que capitaine de pompiers.

L'OURS, *se levant et gambadant par l'espace.*
— En route ! J'ai beaucoup de choses à faire cette nuit avant que je me réveille au sein de ma forêt vierge et de nouveau respire cette odeur huileuse !

J'ai enjoint à mes petits amis de dormir, menaçant s'ils rêvent de me fourrer sous leurs draps et de leur lécher la plante des pieds avec une

langue aussi râpeuse que celle d'un petit chat!

Mais que diraient-ils, venant à se réveiller, s'ils ne me trouvaient pas là, montant la garde?

Bah! je sais que ce soir je suis revêtu du don d'être partout à la fois, je suis dans un de ces heureux moments,

Comme quand on reçoit un grand coup de pied et qu'on monte à tire-d'aile vers le ciel, incertain si l'on retombera jamais,

Aérien, impétueux, cul par-dessus tête, dégagé de toutes les lois physiques, morales, commerciales, civiles, militaires et criminelles, c'est comme ça qu'on fait son chemin dans la vie!

Regardez-moi, poupées! Miousic!

Il lui flotte du ciel entre les mains un accordéon ¹.

L'OURS, *chantant* :

Le sort a trahi mon courage,
Mais rien n'atteint une âme pure!
Il me reste malgré l'orage
Le sentiment de la nature!

1. L'Accordéon en argot de Bourse est cette élégante opération financière qui consiste en une réduction du capital ancien conjuguée avec un appel d'argent frais.

TRIO

*Bien ensemble et chacun des personnages
sur un air différent.*

L'OURS

Il me reste malgré l'orage }
Le sentiment de la nature } *bis et indéfiniment.*

LE CHŒUR, *faisant des moulinets avec le coupe-
lune.*

Qui veut du bleu? Qui veut du vert?
Qui veut l'amour et la fortune?
Entrez! le comptoir est ouvert,
Je suis le distributeur de lune!

LA LUNE, *interrompue à chaque mot par les
moulinets et reproduisant en désordre sur sa figure
les différentes phases de notre statellite telles
qu'elles sont décrites dans les traités de cosmo-
graphie.*

Flic... flouc... trac... bloc... hic... hœc... hac...
hoc...

Ejus... cujus... bornibus... cornibus...

Bic... bec... brac... broc... flaque... trique...
sac... loque...

Orgibus... gorgibus...

LE CHŒUR, *s'avancant et l'index levé.*

Cynthiæ figuras imitatur Mater Amorum!

Ils s'évanouissent.

SCÈNE III

Le salon de la vieille fille d'Artemare, tel que ci-dessus décrit.

Le guéridon du milieu est renversé les pieds en l'air et à sa place on a apporté une grande table de cuisine en bois blanc. A l'un des bouts est assis le RHABILLEUR, la pipe à la bouche, à l'autre l'AVIATEUR.

Descendent par le plafond les bras écartés en tourbillonnant gracieusement comme des graines de tilleul l'OURS et le CHŒUR.

L'OURS. — Tiens, il y a quelqu'un !

LE CHŒUR. — Ça n'a pas traîné. A peine avions-nous terminé notre petite installation que les amateurs se sont amenés.

L'OURS, *montrant l'AVIATEUR*. — Je suppose que c'est notre ami Paul ? Il a un amour de petite moustache. Chéri, va !

Il lui envoie un baiser.

LE CHŒUR. — C'est lui. Mais qui est l'autre, voilà ce que je ne puis imaginer.

Encore un de ces hôtes inexplicables et spontanés comme nous en suscitons généralement avec nous !

LE RHABILLEUR, *ôtant sa pipe de sa bouche.*
— Je suis le Rhabilleur.

LE CHŒUR. — Il est le Rhabilleur, c'est bien. Le Rhabilleur est une espèce de Savoyard qui raccommode les bûcherons déboîtés.

Pourquoi il est là, personne au monde ne le saura jamais. C'est un fait, comme l'arc-en-ciel.

L'OURS, *entrant dans la cheminée et appelant la LUNE.* — Madame, vous pouvez descendre ! Votre jeune homme est là. Faites attention, il y a une barre de fer à travers le tuyau.

Il sort de la cheminée suivi par la LUNE à qui il donne gracieusement la patte.

LA LUNE. — Heureusement que je suis compressible.

Elle aperçoit l'AVIATEUR. Modestement avec un petit cri.

Ah! (au CHOEUR.) Mon éventail !

Il lui donne le coupe-lune. Elle se promène de long en large sur le devant de la scène, s'éventant avec le coupe-lune qui l'illumine et l'assombrit tour à tour. L'AVIATEUR reste impassible.

LE RHABILLEUR. — Y a pas à dire, c'est une belle femme.

LA LUNE. — Quel est ce malotru ?

LE CHOEUR. — Madame, c'est le Rhabilleur.

LA LUNE. — Ah ! c'est le Rhabilleur ? Parfait.

LE CHOEUR. — Ce qu'il y a de bon avec notre Joufflue, c'est qu'elle ne s'étonne de rien.

LE RHABILLEUR. — I fait bougrement soif ici.

L'OURS. — J'allais le dire.

LE CHOEUR. — Mon vieux, va donc voir dans la cambuse si tu trouves quelque flacon.

Sort l'OURS par la gauche.

LA LUNE, *s'asseyant à une place au milieu de la table, à l'AVIATEUR.* — Bonjour, Monsieur.

L'AVIATEUR. — Bonjour, Madame.

LA LUNE. — Et autrement, votre santé est bonne ?

L'AVIATEUR. — Merci, ça ne va pas mal, et vous ?

LA LUNE. — Moi aussi !

Bruit épouvantable de vaisselle cassée dans la cuisine. Rentre l'OURS tenant quelques verres entre les pattes et une serviette.

L'OURS. — Tant qu'à trouver du pinard, non ! On ne boit que du sirop de framboise dans cette piaule.

LA LUNE. — Je crois avoir entendu quelque chose.

L'OURS. — Ce n'est rien, c'est le buffet à vaisselle que j'ai renversé. Je suis allé un peu fiscaliser par là.

LE CHŒUR. — Comment t'y es-tu pris ?

L'OURS. — J'ai vu qu'il y avait une cale. On m'a dit qu'il y a des originaux qui cachent comme ça des billets de mille francs sous un pied d'armoire.

J'ai voulu voir ce que c'était. Je n'ai trouvé qu'un Roi de pique plié en quatre.

Il souffle dans les verres, les essuie et les met sur la table.

LE CHŒUR. — Qu'est-ce que nous allons boire ?

LA LUNE. — Attendez, j'ai votre affaire. Je crois avoir vu un moulin près d'ici.

Elle sort et rentre un instant après, tenant un énorme seau débordant qu'elle pose violemment au milieu de la table. L'eau jaillit et ruisselle de toutes parts.

LA LUNE. — Mes enfants, c'est épatant ce qu'il y a de lune dehors, je voudrais que vous voyiez ça ?

L'OURS, *pouffant*. — Elle oublie que c'est elle qui fait la lune !

LE CHŒUR. — Elle est comme ça quand elle est dans ses syzygies !

LA LUNE, *s'apercevant tout à coup dans le seau et s'arrêtant comme fascinée avec un petit rire ravi*. — Hi !

L'OURS. — Oui, t'es belle.

LA LUNE, *de même, souriant à son image et roucoulant d'une petite voix pâmée.* — Coucou!

L'OURS. — Nous attendons.

LE CHŒUR. — Madame, vos invités attendent votre bon plaisir.

LA LUNE. — Pardon! C'est un peu de mon charme et de ma beauté que je vais vous verser dans ces verres! Ça, c'est du pousse-moulin de première qualité! Dans ces calices transparents, buvez mon âme lumineuse!

Elle puise dans le seau avec une poche à soupe et distribue largement le breuvage à la ronde. A la cinquième puisée elle ramène une chaussure de cuir en mauvais état.

L'OURS. — Qu'est-ce que c'est que ça?

LA LUNE. — C'est un soulier. Honorons, Messieurs, cette sandale endommagée d'un pèlerin de l'idéal! C'est cela qui communique à notre punch nocturne cette occulte épice que les juleps américains empruntent à la feuille de menthe.

Elle envoie le soulier par la fenêtre. Bruit de carreau cassé. Tous lèvent leur verre en silence et boivent.

L'OURS, *faisant claquer sa langue*. — Parfait.

LE RHABILLEUR. — Moi, j'aime mieux le Pélajoie.

L'OURS. — Croquant ! ce petit vin-là, ça a l'éclair de la truite et la détonation d'un coup de fusil.

LE CHŒUR. — C'est curieux, moi, je lui trouve l'arome puissant et concentré d'un vers de Plaute.

Un de ces grands vins du Latium, qu'on conservait dans une amphore d'argile blanche lutée avec de la poix d'Ostie,

Un de ces vins où l'on dirait que les chaussures de toutes les Légions Romaines ont macéré !

L'OURS, *s'asseyant auprès de l'AVIATEUR qui seul a laissé son verre sur la table*. — Eh bien, mon vieux, tu ne bois pas ? Faut pas t'en faire.

L'AVIATEUR. — Je n'ai pas l'avantage de vous connaître.

L'OURS. — Tu ne me reconnais pas, vieux frère ? On est des poilus tous les deux, quoi ?

L'AVIATEUR. — Où est-ce que vous êtes embusqué ?

L'OURS. — Dans l'Amérique du Sud, au milieu d'une forêt vierge, la troisième cascade à gauche.

On voit un tronc d'arbre pourri tout garni d'orchidées qui sert de pont sur un torrent, en l'air pendent des choses grises pareilles à des barbes et des fuchsias vous tombent dans le cou.

On est bien.

C'est là que je suis employé comme qui dirait dans le ravitaillement.

L'AVIATEUR. — Comment donc est-ce que vous êtes présentement à Artemare en train de causer avec moi?

L'OURS. — C'est vrai. Voilà ce que je voudrais bien me faire expliquer.

Ma tenue aussi, je m'en rends compte, vous surprend. Moi-même je n'en ai pas l'habitude : c'est gênant de n'avoir pas de poches.

L'AVIATEUR. — Par où l'on m'a fait passer pour m'ouvrir tout à coup dans cette chambre comme une ombrelle,

Voilà ce que je ne puis pas comprendre. Quelle société !

L'OURS. — Pas regardante du moins. Hein, mon vieux ! ça nous est bien égal de savoir ce que tu as au bout des jambes ! Hi ! Hi !

L'AVIATEUR. — Voilà l'avantage de vivre avec les ours.

L'OURS, *consolant*. — Je serais une femme que ça serait pareil. Ce n'est pas comme ceux qui ont

la figure abîmée. Quand tu es à table, tu parais comme tout le monde.

L'AVIATEUR. — Vous êtes bien gentil.

L'OURS, *fin*. — Je sais que toutes les femmes ne sont pas de cet avis ?

L'AVIATEUR. — Ah ! vous savez cela ?

L'OURS. — Je me suis permis de lire une certaine lettre que tu as toujours avec toi. Elle est joliment bien tournée. Celle qui a écrit ça, ce n'est pas une personne ordinaire. Elle a de l'instruction. Je serais heureux de la connaître.

L'AVIATEUR. — Tu l'as lue ?

L'OURS. — Pas avec les mêmes yeux que toi, naturellement.

Il y a des choses quand on les lit pour la première fois, on dirait que ça n'a pas de sens.

Il n'y a qu'après qu'on comprend ce que ça veut dire.

L'AVIATEUR. — Mon vieux, si j'avais une bouteille sous la main, je te casserais la gueule avec plaisir.

Il boit une gorgée à son verre et crache aussitôt avec dégoût.

Pouah ! qu'est-ce que c'est que cette cochonnerie ? cela sent la vase et le vieux soulier !

L'OURS. — Tu l'aimais, quoi, c'est facile à comprendre.

Il lui donne un coup de poing dans la poitrine.

Elle, pas.

L'AVIATEUR. — Tu crois qu'elle ne m'a jamais aimé ?

L'OURS. — Je suis absolument sûr.

L'AVIATEUR. — Il y a une petite voix du matin jusqu'au soir qui me répète exactement la même chose. C'est difficile à me fourrer cela dans la tête.

L'OURS. — En tout cas, maintenant c'est fini.

Infirmes comme te voilà, tu penses bien que tu n'es désirable pour personne. L'Amour, c'est le désir. On ne désire que quelqu'un de complet.

De l'estime pour toi, certainement. De la pitié, aussi.

L'AVIATEUR. — Je reconnais toutes tes paroles. Oui, cela me fait du bien de les entendre. Dis-les-moi une fois de plus.

L'OURS. — Un mari qu'on serait obligé de porter dans ses bras comme un mannequin ? Je te conseille de pêcher à la ligne, on dit que c'est amusant.

L'AVIATEUR. — Il paraît que maintenant on sait faire des pieds mécaniques.

L'OURS. — Moi, j'aime mieux les pieds naturels.

L'AVIATEUR. — Tu n'as que quatre pattes !

L'OURS, *confidentiel*. — Ce qu'il te faut, c'est une dame d'un certain âge, qui te choie, qui te soigne, qui te dorlote.

J'en connais une qui est encore fort bien.

L'AVIATEUR. — C'est elle qui vous a chargé de me parler ?

L'OURS. — Elle t'a vu, elle t'aime et elle a beaucoup d'argent.

L'AVIATEUR. — Vite ! Où est-elle que je l'épouse ?

L'OURS. — Voilà où je m'embarrasse un peu. Comment diable t'expliquer ça ?

— Mais voici le domestique de Madame qui va m'aider. Ne faites pas attention ! Il a eu la petite vérole. Il a attrapé cela en soignant sa maîtresse. C'est cela qui lui fait cette figure toute pleine de boutons et de marques de fabrique. *Cheirosa creatura !*

Parlez, Joseph.

Naturellement on a éteint la LUNE depuis longtemps.

LE CHŒUR, *s'avancant*. — C'est une personne si timide !

L'AVIATEUR. — Je le vois, puisqu'à vous deux vous ne réussissez pas à la faire sortir.

LE CHŒUR. — Voilà ! Il ne faut pas s'attendre à ce qu'elle vous parle.

Et il ne faut pas non plus demander à jamais la voir.

Une continuelle absence, telle est la condition *sine qua non* de votre hymen.

L'AVIATEUR. — Bon.

LE CHŒUR. — Tout ce qu'elle demande, c'est votre sentiment.

L'AVIATEUR. — Ça suffit.

LE CHŒUR. — N'avez-vous jamais lu ces histoires d'un pauvre homme qui reçoit une visite pendant qu'il dort ?

Et le matin il trouve sur sa table un poulet rôti, une bouteille de Bordeaux et sa nomination comme gardien du square de la Tour Saint-Jacques ?

Il me semble que je respire cette subtile odeur de peau d'Espagne !

L'AVIATEUR. — Ce sont des choses qui arrivent tous les jours.

LE CHŒUR. — Et que dire de cet adolescent qu'une grande dame visite chaque jour ? et parfois elle l'embrasse sur le front.

L'AVIATEUR. — Ne cherchez pas, c'était moi.

LE CHŒUR. — Ainsi quand vous serez comme mort et que l'âme veille seule au milieu des sens anéantis, elle vient vers vous.

L'AVIATEUR. — Faudra-t-il laisser la fenêtre ouverte?

LE CHŒUR. — Cela vaut mieux.

L'AVIATEUR. — Je me rappelle lorsque j'avais la fièvre et qu'on se réveille au hasard sans savoir l'heure ni le siècle qu'il est,

Une fois, j'ai vu la chambre remplie d'une lumière étrange et qui n'était pas celle du jour.

L'OURS. — C'est elle.

LE CHŒUR. — Si vous ouvrez les yeux vite, vous verrez le bout de son écharpe, elle fuit!

L'AVIATEUR. — Elle ne fuira pas toujours! Espérez un peu que je sois guéri et que j'ouvre de nouveau mes grandes ailes jaunes! On ne me verra plus souvent à terre, je n'ai plus de quoi y marcher!

L'OURS. — Oui, mon vieux, tu as compris! Nous autres nous vivons dans la troisième dimension. Là où nous sommes on n'a pas plus besoin de pieds qu'un mahométan de prépuce.

LE CHŒUR. — S'il vous arrive par hasard de trouver parmi les nuages la première marche

d'un escalier, c'est chez nous, je serai là pour vous attendre.

L'AVIATEUR. — Il y a une difficulté.

LE CHŒUR. — Laquelle ?

L'AVIATEUR. — Je sais qu'en ce moment je ne dors pas. Tout ce que nous disons me semble parfaitement sensé, suivi, raisonnable. Des gens sérieux comme vous, ce n'est pas dans les rêves qu'on les rencontre.

Mais il y a des fois aussi que je dors et je vais où je ne veux pas aller.

L'OURS. — Du côté d'une usine de produits chimiques, par exemple.

LE CHŒUR. — Tais-toi.

L'AVIATEUR, — Eh bien, c'est ce qui vous trompe et c'est cela ce qu'il y a de curieux.

Dans le patelin à côté vit une certaine personne dont la vue est pire pour moi que le poison.

Une certaine Rhodô. Une belle fille, on ne peut pas dire le contraire. Elle a vingt ans. Une de ces brunes à l'air insolent avec des grands yeux noirs qui vous regardent en face. Rien que d'y penser me met en colère.

Tout le monde la connaît, c'est elle qui tenait le bureau de tabac.

Figurez-vous que la pécure s'était permis d'être amoureuse de mon beau-frère, elle ne le cachait

pas ! (l'officier de chasseurs d'Afrique, celui qui est tombé du ciel au-dessus de Douaumont, un beau soir de juin.) Quand il s'est fiancé avec ma sœur, elle a envoyé une lettre pleine de mensonges et de toute espèce d'horreurs.

— Et maintenant vous me dites que je devrais épouser cette enragée !

LE RHABILLEUR, *ôtant sa pipe de sa bouche.* — C'est ma fille. — Bonjour, monsieur.

Il reprend sa pipe.

L'AVIATEUR. — Heureux de le savoir. Bonjour. — Cette furie ! ce poison ! ce diabolin !

LE CHŒUR. — Nous ne disons rien du tout.

L'AVIATEUR, *s'agitant.* — Vous ne dites rien, mais ça n'empêche pas que depuis que je suis dans cette chambre... Où est ma chambre ?

— Tiens, ce n'est plus ma chambre ! Où est ma carte sur le mur avec ce grand golfe noir jusqu'à Noyon, qui marque l'endroit où les Boches se sont arrêtés ? Où suis-je ?

L'OURS. — Au secours, il va se réveiller !

Le CHŒUR manœuvre le coupe-lune.

LA LUNE, *éclatant tout à coup avec violence.* — Avec moi, mon bien-aimé !

Tout resplendit dans la chambre, le lustre, le casque de pompier, l'armoire avec les cristaux et l'argenterie.

L'OURS, *se cachant les yeux avec les pattes.* — Au secours ! ferme ça ! t'en mets trop ! Sur résistance, bon Dieu ! (*Elle s'éteint.*) J'ai cru qu'elle allait nous rendre aveugles !

Coupe-lune.

L'AVIATEUR, *reprenant son idée.* — ... Ça n'empêche pas qu'il n'y a pas de jour (ou pas de nuit, je ne sais pas), où je ne sois à ses talons lui emboîtant le pas, et ne lui fasse des déclarations d'amour en grinçant des dents !

Rien que de la voir par derrière, son cou brun, son col un petit peu sale, cet accroche-cœur qu'elle se colle avec éclat au-dessus de l'oreille comme une signature d'épicier, cela me tourne le sang !

Il faut vous dire qu'elle n'est plus dans le tabac, maintenant elle travaille dans les munitions.

On dit même que c'est elle qui fait vivre les enfants de ma sœur et qui envoie l'argent, le grand-père avant de partir ayant pris soin de les

ruiner jusqu'au dernier picaillon, et moi je n'ai que mon prêt. Elle se permet ça, la rosse!

C'est ça qui me met en rage plus que tout le reste.

Et je voudrais lui dire ce que je pense, j'en suis tout tremblant de fureur!

Et au lieu de ça, ce qui me sort de la bouche comme des rubans télégraphiques, ce sont de longues phrases nobles et embrouillées comme en emploient les héros d'Octave Feuillet,

Où je lui déclare une flamme distinguée!

L'OURS. — Tu dis que tu marches derrière elle?

L'AVIATEUR. — Oui, je marche derrière elle. Eh bien?

L'OURS. — Hi! hi! c'est drôle!

LE CHŒUR. — Ne faites pas attention, mon lieutenant! ce n'est qu'un ours. Poursuivez! (*Avec un intérêt affecté.*) Et que vous répond cette demoiselle?

L'AVIATEUR. — Elle me rit au nez! Elle me fait porter son baluchon! Elle me flanque son parapluie tout ruisselant d'eau entre les bras à la porte de l'usine! elle m'offre des bonbons anglais dans un petit cornet de papier! Elle chante *Carmen* d'une voix affreusement fausse et veloutée! elle me fait tirer la langue pour mouiller le timbre

d'une lettre qu'elle me charge de mettre à la poste!

L'OURS. — Elle veut t'épouser, c'est clair!

L'AVIATEUR. — Tais-toi!

L'OURS, *dansant et criant à tue-tête*. — Oui, mon vieux, elle t'épousera! Cela te pend au nez comme un sifflet de deux sous!

LE RHABILLEUR. — A votre santé.

Il boit.

L'AVIATEUR. — Tu vas passer par la fenêtre.

L'OURS. — Volontiers. C'est un de mes exercices préférés!

Pend, tout à coup, en l'air une bottine de femme.

L'AVIATEUR. — Tiens! qu'est-ce qui pend donc au-dessus de nous?

L'OURS. — Une bottine de femme! Il y a une visiteuse là-haut qui est prise dans les bandes d'air.

Il monte sur une chaise et tire de toutes ses forces sur la bottine. A la troisième secousse, il amène RHODO, qui tombe avec bruit la tête la première au travers de la table. Elle se relève vivement et

prend place à table entre l'OURS et la LUNE. Elle est vêtue de la combinaison bleue des ouvrières en munitions et d'un grand pardessus d'homme.

RHODO, *au* RHABILLEUR. — Bonjour, papa!

LE RHABILLEUR. — A ta santé!

Il boit.

L'AVIATEUR. — Rhodô.

LE CHŒUR. — Voilà ce que c'est que de parler des gens pendant qu'ils dorment et ne tiennent à rien, l'âme autant molle que deux pétales de fleurs de pois. Cela les fait aussitôt accourir comme des papillons.

L'OURS, *qui tout ce temps a regardé RHODO avec voracité.* — Mademoiselle Rhodô, vous me plaisez! je veux dire que je vous trouve excessivement jolie et je vous demande incontinent et sans plus de retard la permission de vous embrasser.

Il fait le mouvement de la saisir.

RHODO. — Non, mais vous voyez ce malotru?

Elle lui donne une chiquenaude sur le museau.

L'OURS, *criant*. — Ahou ! L'isolateur !

Il l'isole. Elle demeure la main en l'air, l'index armé comme pour une seconde chiquenaude.

L'OURS, à l'AVIATEUR. — Voilà. J'aime cette demoiselle, vous voyez qu'elle m'aime aussi. Je l'épouserai, je vous débarrasserai d'elle et vous vous marierez avec votre entrepreneur d'éclairage.

L'AVIATEUR. — Quel entrepreneur d'éclairage ?

L'OURS. — Oui, j'ai oublié de vous dire, la personne qui vous a distingué est concessionnaire d'une fort grande entreprise d'illumination, tant rurale qu'urbaine.

Il désisole RHODO et reçoit immédiatement sur le bout du nez la chiquenaude préparée.

Merci ! Attendez.

C'est plus sûr d'isoler notre Bellérophon!

Il l'isole.

LE CHŒUR. — Mon vieux, écoute-moi!

RHODO. — Mais d'abord acceptez cette cro —

Le CHŒUR fait autour de lui et de l'OURS un cercle avec le cimeterre. Elle reste, la chiquenaude en l'air.

LE CHŒUR, à l'OURS. — Tu crois que tu vas emporter comme ça cette demoiselle? Dis, tu t'es regardé? Est-ce que tu as un peu réfléchi?

L'OURS. — Je ne me regarde pas et je ne réfléchis jamais! Je n'ai pas le temps.

LE CHŒUR. — Tu crois que c'est beau, un ours? Un ours borgne et qui n'a qu'un œil!

Et quant au reste, mon cher ami, le moins qu'on puisse dire, c'est que tu as souffert! Le poil arraché de tous les côtés, et cette jambe qu'on a raccommodée sans soin avec de la ficelle rouge!

L'OURS. — C'est cette personne qui est belle, moi, je n'ai qu'une chose à faire qui est de me l'amarrer illico.

Je ne réfléchis pas, ça ne va jamais assez vite!

tout ce que je fais, je le fais subitement, instantanément et dans un transport d'enthousiasme !

LE CHŒUR. — Attends, je vais te montrer quelque chose. Tu sais ce que font les ménagères pour voir si les œufs sont frais ?

L'OURS. — Elles les mirent dans un rayon de soleil pour juger ainsi de leur transparence.

LE CHŒUR. — Tout de même pour cette demoiselle qui est là, interposée entre la Lune et nous. Je vais allumer tout doucement notre Bouffie.

Et nous verrons la couleur de son âme, ce qui est obscur et ce qui est transparent, ça fera tout ensemble comme un dessin.

Il allume doucement la LUNE.

L'OURS, *regardant RHODO*. — Mon vieux, c'est épatant !

LE CHŒUR. — Qu'est-ce que tu vois ?

L'OURS. — L'amour pur, la fidélité chevaleresque et sans demande d'aucun retour, à la vie à la mort, au delà de la vie et de la mort !

— Le courage, l'intrépidité, la ferveur, une délicieuse naïveté, le vœu fait une fois pour toutes, la beauté de ces choses qui sont complètes et définitives !

LE CHŒUR. — Et quel est le nom de tout cela en français ?

L'OURS. — L'honneur ! aussi clair qu'un bouclier d'argent !

LE CHŒUR. — Tu vois qu'il n'y a rien à faire pour toi.

L'OURS. — Rien à faire ! mais je veux son bonheur à cette pauvre enfant ! Ça me fait de la peine qu'elle perde comme ça sa vie,

Pour un sentiment d'honneur mal compris.

Je veux qu'elle épouse notre aviateur, il est très bien. Je renonce à mes plans, c'est moi qui ferai leur bonheur, à ces petits oiseaux ! Un aviateur en vaut un autre.

Oui, cette idée m'exalte ! il me semble que je suis en train de lancer une Société !

Je vais parler pour lui, il ne sait pas y faire ! mon client et moi, nous ne faisons plus qu'un.

Je me mets dans sa peau, je le prends dans la mienne.

Je suis comme ce noble personnage du temps de Louis-Philippe que ses malheurs avaient rendu Polonais ! moi, l'amour me rend aviateur.

Ce n'est plus un cœur que j'ai là. (*Il se tape sur la poitrine.*) C'est un moteur à douze cylindres, et, regarde cette peau !

Il s'empoigne à pleines mains la peau du ventre.

Elle ne tient plus ! il me semble qu'elle m'est étrangère, et j'attends, que me poussent aux endroits les plus imprévus, des ailes !

Rallume !

RHODO, détachant sa chiquenaude que l'Ours esquive. — ... quignole ! veuillez me faire le plaisir d'accepter cette cro —

L'OURS l'attend voluptueusement, la truffe en l'air.

— quignole !

Elle la lui détache à une ligne du nez.

L'OURS. — Mademoiselle, excusez-moi. Je me suis fait mal comprendre. Je sais qu'un intérêt commun nous lie.

On m'a dit, et j'en suis vivement touché, que vous pourvoyez à la vie de ces chers orphelins

Sucré et tremblotant.

Sur vos modestes ressources qu'un dur travail vous procure,

Et moi aussi dans un pays éloigné je m'occupe de leur héritage.

Oui, leur père a fait un placement pour eux dans un pays fort lointain. C'est là que je m'occupe de leurs intérêts avec une véritable frénésie!

RHODO. — Si vous êtes là-bas, comment êtes-vous ici?

L'OURS. — N'importe. Mais vous-même feriez mieux de ne pas me poser trop de questions là-dessus.

RHODO, *le poing sur la hanche*. — Tout le monde sait qui je suis : Rhodô, la fille de Rhabileur!

L'OURS. — Vous n'êtes pas Rhodô, vous êtes un ange! Rhodô, vous vous êtes méprise. Quand je me suis efforcé en vous embrassant de me procurer un sentiment plus complet de votre présence,

Le n'est pas un but personnel que je poursuivais, c'était la passion d'un de mes amis que j'entreprenais bien insuffisamment de vous exprimer.

— Moi, vous ne me trouvez pas beau?

RHODO. — Non.

L'OURS. — Pourquoi est-ce que vous ne me trouvez pas beau?

RHODO. — Parce que vous êtes laid.

L'OURS. — Ça ne fait rien ! Bon, je voulais vous parler de mon ami qui vous aime à en perdre la raison.

Je veux dire qu'il vous déteste tellement que votre seule vue le fait grincer des dents et que volontiers il vous tordrait le cou.

RHODO. — Pourquoi est-ce qu'il me déteste ?

L'OURS. — On n'est pas maître de ses sentiments. Il ne songe qu'à vous et tout en vous lui est désagréable.

RHODO. — Il est encore bien content quand je lui souris d'une certaine manière qu'il sait.

L'OURS. — Vous le connaissez donc ?

RHODO. — Je le connais. Il y a un fil entre nous. Quand je sers de l'usine, je le rencontre qui se promène dans sa petite voiture. Une fois je lui ai donné un bouquet, il est devenu tout rouge.

L'OURS. — Qu'est-ce que vous faites à l'usine ?

RHODO. — Je suis aux forges. C'est moi qui tiens le levier du gros marteau-pilon. Han ! Quand je tape, la terre tremble !

L'OURS. — N'achevez pas ! C'est comme si je vous voyais !

Debout, échevelée comme une Bellone, les mains ruisselantes d'huile,

Riante, triomphante,

Toute rose et vermeille des éclats sous le marteau de cette foudre que vous pétrissez à puissants coups soigneux, le grand Fer de la République,

L'acier vengeur des morts, terreur des Allemands, splendeur de la Justice!

RHODO. — C'est cela tout à fait. C'est plus amusant que de vendre des allumettes.

L'OURS. — Combien gagnez-vous à cela?

RHODO. — Je peux me faire des journées de vingt-six francs.

LE CHŒUR. — Dont la moitié va aux petits enfants d'Hostiaz.

Les allocations journalières, cela ne suffit pas.

RHODO. — Cela ne vous regarde pas.

L'OURS. — Pourquoi avez-vous envoyé cette lettre anonyme à la famille quand il s'est marié?

RHODO, *furieuse*. — Je n'ai pas envoyé de lettre anonyme!

L'OURS. — Cela me fait plaisir de vous voir faire un petit mensonge.

RHODO. — On ne pouvait pas me demander d'être contente parce qu'il épousait cette demoiselle! Je valais mieux qu'elle!

L'OURS. — C'est elle qui a eue ces enfants de lui.

RHODO. — Ils sont les miens maintenant ! Il faut voir comme ils se jettent sur moi quand j'arrive, le dimanche !

L'OURS. — Ce n'est tout de même pas la même chose que les enfants qu'on a faits soi-même.

RHODO. — Il a donné sa vie pour nous et moi je lui donne la mienne.

L'OURS. — Ça lui est bien égal à présent que vous lui donniez quoi que ce soit.

RHODO. — Si, je sais qu'il est content, et moi je le suis aussi.

L'OURS. — Que dirons-nous à notre ami, l'aviateur sans pieds ?

RHODO. — Il volera mieux ! plus moyen de se salir pour lui ! s'il ne peut plus marcher, qu'il danse !

Il a fait comme moi, il a fait ce qu'il pouvait, il a donné ce qu'il pouvait ! Maintenant il est libre.

C'est une pensée à rendre folle de joie que nous avons donné quelque chose qu'il n'y a absolument plus aucun moyen de nous rendre ! bêtement, définitivement !

On ne fera pas repousser ses pieds ! Et moi j'ai donné mon joli cœur à un autre, que cela lui soit agréable ou non !

Est-ce que c'est encore à nous, ce que nous avons donné pour que nous ayons envie de le

reprendre? est-ce que nous allons nous refaire un petit bonheur d'infirmités? nous réhabituer à vivre pesamment pour nous-mêmes, comme des civils?

C'est donné! il n'y a plus moyen de rien nous rendre! C'est cela qui me fait chanter à gorge déployée pendant que je forge, pendant que j'assène trois par trois ces bons coups qui font trembler toute la sous-préfecture!

L'OURS. — Tout cela qui touchait à celui que vous aimiez,

Tout cela comme de soi-même est là qui vient s'accrocher à vous.

RHODO. — S'il veut, je le prendrai avec mes autres enfants.

L'OURS. — Et vous ferez vivre tout ce monde-là avec six francs par jour?

RHODO. — Ah, j'ai le cœur si grand que je ferais vivre toute la France avec six francs par jour!

L'OURS. — Oh! oh! je pense que vous avez des économies! Oui, j'ai un instinct en moi qui me dit ça!

Il se recule pour la regarder. A part.

Oui, elle a de l'argent sur elle. Je le vois qui fait une tache noire sur le feu occulte de la Lune.

(A Rhodó.) Vous avez de l'argent !

RHODO. — Cela ne vous regarde pas.

L'OURS, *profondément excité*. — La question change de face ! permettez donc de même que je change de côté pour mieux vous voir avec cet unique œil que le destin m'ait laissé !

Il se place entre la LUNE et elle.

Vous avez des économies, cela me transporte ! Souffrir, se priver, espérer, vivre comme les dieux dans la Nécessité ! C'est beau !

Se coucher tous les soirs en pensant à son petit Saint-Frusquin et en faisant une prière pour l'honnête homme là-bas qui a charge de le faire fructifier dans l'autre monde,

Dans un monde meilleur !

— Si je ne suis pas indécent, qu'est-ce qu'on a dans ce petit portefeuille ?

RHODO. — Quelques Bons de la Défense Nationale !

L'OURS. — Quelle pitié ! Six pour cent, c'est ce chiche climat de la France ! le pays de vers alexandrins !

Moi, j'habite une terre toute ruisselante de café, de chocolat, de mélasse et de térébenthine !

On plante une canne dans la terre rouge, aussi

crue que de la chair de nègre, et le lendemain de bonne heure, munissez-vous d'un peu de kirsch pour égayer l'eau de ces cocos tout prêts à cueillir qui s'offrent à vous sur la chose que vous trouverez à la place.

Donnez-moi sur-le-champ votre porte-monnaie ! et que le juge me croque si je ne vous le rapporte après-demain doublé du double !

RIHODO, *le toisant*. — Mon petit porte-monnaie est fort bien où il est.

L'OURS, *poussant un cri de douleur*. — Je vois que vous n'avez pas confiance en moi ! C'est mon extérieur un peu négligé qui vous fait peur.

Ne faites pas attention ! C'est une peau que j'endosse de temps en temps comme ça pour ma commodité, la peau de mon *totem*, (n'essayez pas de comprendre, ça serait trop long à vous expliquer,)

A cause d'une chose technique qu'on appelle l'interdiction de séjour.

Et le fait est que j'ai eu quelques malheurs. Mais renseignez-vous sur moi ! le tout est de me quitter à temps ! Et croyez-vous que je voudrais vous tromper maintenant, avec cette virginité que j'ai à me refaire ?

Tout le monde me connaît à Paris. J'avais un yacht qui s'appelait « l'Apache », où je me pro-

menais avec des membres de l'Académie et une dame d'un Théâtre Subventionné.

Quand j'allais à la chasse, j'avais le Garde-des-Sceaux derrière moi pour me charger mon fusil.

Oui, c'est lui qui le faisait basculer et qui soufflait avec force dans le canon pour en chasser la fumée.

J'étais beau dans mon costume de homespun avec ma cravate aussi verte qu'une queue de poreau!

RHODO, *qui le regarde depuis un moment.* — Si vous voulez, je vous prendrai comme caissier, et vous savez, vous ne pouvez pas me refaire.

L'OURS. — Quoi! vous allez vous établir à votre compte avec six francs par jour?

RHODO, *à part, le regardant de plus en plus attentivement.* — Avec six francs par jour et ce que vous allez me donner vous-même.

L'OURS. — Ciel! moi, donner de l'argent! J'en reçois, c'est mon métier. Je n'ai pas d'argent.

RHODO. — Vous n'avez pas d'argent, mais vous avez quelque chose sous la peau qui brille comme une étoile.

L'OURS, *à part.* — On me voit tout! J'ai eu tort de me placer entre Rhodô et la Lune.

Mouvement pour s'en aller.

RHODO. — Non, restez, je vous en prie ! Qu'est-ce qui brille comme ça, je me le demande ? si pur !

L'OURS. — Mon âme probablement.

RHODO. — Non, je la vois aussi. Elle fait de tout autres raies. C'est quelque chose qui ne fait pas partie de vous.

L'OURS. — J'aime mieux vous le dire. C'est un diamant faux qu'on m'a chargé de placer.

RHODO. — Il n'est pas faux ! Il est fait des larmes de tous les pauvres gens que tu as dépouillés et désespérés ! Elles voient.

Voleur ! tu ne sais pas ce que c'est que de gagner de l'argent sou à sou, en se privant, en se faisant esclave ! C'est facile de prendre de l'argent aux simples, mais ce n'est pas facile de le faire !

Le trésor sacré du père pour la femme et les petits enfants, quand il ne sera plus là !

L'OURS. — Je suis un déprédateur. Ma vocation est de prendre.

RHODO. — Elle est de rendre aujourd'hui. Il me faut ce diamant.

L'OURS. — J'ai la faiblesse d'y tenir. C'est le seul souvenir qui me reste d'un ami qui m'était cher,

Le châtelain d'Hostiaz.

RHODO. — Hostiaz ! ce sont mes enfants ! c'est l'argent de mes enfants !

L'OURS. — Il n'est donc point le vôtre.

RHODO. — Mon petit ours, il faut me le redonner.

L'OURS. — Non.

RHODO. — Et ça se dit homme d'affaires !

L'OURS. — J'ai cette prétention.

RHODO. — Et ça garde de l'argent comme ça entre cuir et chair, comme une vieille femme dans son corset ! de l'argent qui ne travaille pas !

L'OURS. — Je me méfie des gens malhonnêtes.

RHODO. — Un diamant qui vaut peut-être cent mille francs !

L'OURS. — Plus.

RHODO. — Si j'apporte cent mille francs, j'ai une tante qui m'en donnera autant, et aussitôt j'ai un cousin qui est pâtissier et qui m'en donnera deux cent mille. On a du crédit avec ça !

L'OURS. — Pourquoi faire ?

RHODO. — Tu crois qu'après la guerre tu pourras recommencer ton petit commerce de papier et de bons sur la Lune ? Ah, tu n'es pas moderne. Chacun voudra coucher à côté de son argent comme un soldat qui ne quitte pas son fusil. Donne-moi le tien

L'OURS. — Pourquoi faire, je demande.

RHODO. — Une fabrique de moteurs d'aéroplanes naturellement ! Je connais le métier maintenant, j'y travaille.

C'est joli ! C'est si fort que rien ne lui résiste et que tous s'envole ! C'est compliqué et petit comme un cœur, un cœur à explosions !

Fiez-vous à moi pour tout faire marcher.

L'OURS. — Une femme dans toute cette ferraille ?

RHODO. — C'est un travail pour nous, patient, appliqué, toujours le même. C'est la même chose que de tricoter et de coudre.

La machine qui fait des trous dans une feuille de tôle, la pointe qui détache de longs copeaux de laiton, la pièce au tour qui arrive à sa perfection peu à peu parmi des jets d'eau de chaux !

Les gens qui n'ont jamais essayé ne savent pas la paix qu'il y a à travailler tous ensemble, au rythme de la machine, abrités contre le mauvais temps et l'inattendu.

Quant à moi, je n'ai pas assez de mes deux bras, il y a tant de choses à faire, et la plupart des gens sont si molasses et si gourdes ! Il me faut du monde !

J'aurais cent mille hommes et autant de femmes à conduire que je saurais leur trouver de l'occu-

pation. Il n'y en a pas un qui aurait le temps de bâiller.

L'OURS. — C'est superbe ! je veux des parts de fondateur.

RHODO. — Vous me donnerez votre diamant ?

L'OURS. — Je vous donnerai un papier qui le représentera. C'est ce qu'on appelle une action de jouissance.

RHODO. — Non.

L'OURS, *faisant semblant de frétiller sur sa chaise.* — Hou ! hou ! ça va me faire du mal de m'arracher ça de la peau !

RHODO. — Ça n'est pas à vous, ça ne tient pas à vous.

L'OURS, *même jeu.* — Non, je ne vous le donnerai pas !

RHODO. — Tout de suite.

L'OURS, *même jeu.* — Non, je ne vous le donnerai pas ! Hou, hou ! hi, hi ! choc, choc !

Ça va me faire mal !

RHODO. — A l'instant !

L'OURS, se jetant sur elle comme pour l'embrasser et essayant en même temps de lui prendre son porte-monnaie dans sa poche.

Eh bien, prenez tout en même temps !

RHODO. — Au secours ! A l'assassin !

Elle s'empare du Coupe-lune.

L'AVIATEUR, *se réveillant.* — Damnation !

Il saisit le Coupe-lune et l'enfonce dans le corps de l'OURS, qui tombe à la renverse. Le diamant jaillit au dehors.

RHODO. — Mon diamant !

Elle le saisit entre le pouce et l'index.

LE CHŒUR, *s'emparant du Coupe-lune dont il fait un moulinet.* — Fixe !

Tous restent figés.

LE CHŒUR, *s'avancant sur le devant de la scène, au prisonnier.* — Hé, là-bas, l'homme, l'en-seveli des Sept Voiles lunaires, le prisonnier de l'Enfer boche,

Voilà ton diamant, nous l'avons retrouvé, qu'est-ce qu'il faut en faire ?

LE PRISONNIER. — Il faut le rendre à l'enfant.

LE CHŒUR. — Mais alors il n'aura plus besoin de Rhodò, elle n'aura plus rien à lui donner de sa chair et de son sang,

Et ton fils qui est au ciel, il n'aura plus besoin de celle-ci qui est sur la terre, et qui l'a pris pour son étoile à jamais, et qui lui a donné tout ce qu'elle avait, corps et âme,

Et notre ami Paul, si elle n'a plus cette raison de travailler et de construire sa grande fabrique d'aéroplanes,

Qui sera l'essayeur et l'entraîneur de ces courriers ailés qu'elle va détacher dans le ciel, pour lui son seul élément désormais ?

Et à quoi aura servi ta propre captivité ?

Est-ce qu'une mère ne vaut pas plus qu'un diamant ?

LE PRISONNIER. — Rends-le donc à ce voleur qui l'a pris.

LE CHŒUR. — Mais tu vois bien que la chose n'est pas à lui et ne lui laisse pas de repos,

Cela s'est collé à lui comme un taon, cela lui est entré dans la peau comme une chique dans un cuir de bœuf.

Cette étoile dévorante aura raison de lui un jour ou l'autre.

LE PRISONNIER. — Alors fais-en ce que tu veux.

LE CHŒUR. — Est-ce que ton fils a été inutile parce qu'il a fait une seconde au ciel cette grande lumière ?

LE PRISONNIER. — Toute la France en a été éclairée !

LE CHŒUR. — Est-ce que la lumière ne vaut pas mieux que ce diamant qui la thésaurise ? Et pour quoi d'autre est-ce que les yeux sont faits ?

Est-ce que cet enfant n'en sera pas éclairé pour toute la vie, est-ce que son âme n'en sera pas saisie, s'il voit un instant entre les doigts de cette fille une chose admirable ?

Une lumière à l'image de celle qui fut son père et qui un instant dans le soir au-dessus de Douaumont surpassa l'éclat du soleil !

Ce qui est un diamant, quel dommage ce serait de le réintégrer en sous !

Ouvre les yeux, enfant !

Moulinet du Coupe-lune. Le diamant se dissout avec un éclat éblouissant.

LE PRISONNIER. — Tout le bien de mon enfant qui disparaît.

LE CHŒUR. — Il ne disparaît pas. Il est en lui reconstitué.

Tu ne lui as pas donné la vie, mais tu as ense-

mencé en lui la lumière. Cette parcelle de lumière éternelle en nous qui ne nous laisse pas de repos jusqu'à ce qu'elle se soit débarrassée de ce corps aveugle. L'esprit de vol et de bond et de cri et de joie et de don et de vision et de désir !

Cet atome d'eau inaltérable en nous qui de tout l'azur est la quintessence glorifiée ! Une seule étoile en lui faite de tant de sacrifices !

Il rallume la LUNE.

Madame, c'est fini. Notre petit complot a réussi.

LA LUNE. — Cet enfant que je protège, mon filleul, il a retrouvé son trésor ?

LE CHŒUR. — Il est en lui et ne lui sera plus ôté.

Entre une servante, portant sur une assiette une carte qu'elle remet à la LUNE.

La LUNE lit le nom qui est sur carte. Et la passe à l'AVIATEUR en donnant tous les signes d'une vive agitation.

L'AVIATEUR, lisant la carte. — « LE BOURGUIGNON ». Ça ne me dit rien.

LE CHŒUR. — LE BOURGUIGNON ! C'est ainsi que les horticulteurs d'Antony appellent...

LA LUNE, *avec un cri aigu.* — Le Soleil!
Fuyons!

LE CHŒUR. — C'est vrai, nous nous sommes
attardés ici, trompés par toutes ces horloges offi-
cielles à quoi on ne peut plus se fier!

Hop!

*Il enlace la LUNE et bondit avec elle par
la fenêtre.*

L'OURS, *ressuscitant et sautant par la fenêtre.* —
Fuyons!

L'AVIATEUR. — Au secours ! ne m'abandonnez
pas !

RHODO. — Montez sur mon dos, mon lieute-
nant, je vous porterai.

*Le décor s'évanouit et se trouve instan-
tanément remplacé par celui de la scène
suivante.*

SCÈNE IV

Une grand'route qui monte à toute vitesse et qui redescend de l'autre côté de la scène. Le sommet de la côte est marqué par une borne kilométrique sur laquelle est assis le RHABILLEUR, toujours la pipe à la bouche et le verre en main au bout d'un bras sans articulations.

Fin de la nuit. On voit une légère blancheur du côté de l'Orient et à l'Ouest faiblement la lumière de la Lune cachée derrière un nuage.

LA LUNE. — C'est joli, la Lune ! c'est poétique, ça fait bien dans un paysage de montagnes. Je ne puis me lasser de le regarder.

A gauche, nous avons le Colombier, à droite Belley, importante sous-préfecture ; derrière nous les tilleuls d'Hostiaz ; devant nous le lac du Bourget où j'aimais à me baigner jadis parmi le

beau peuple nu de mes femmes et de mes suivantes.

Quant à savoir comment je puis m'y prendre pour réintégrer là-bas ma demeure circulaire dans la nue, c'est ce qu'il m'est difficile d'imaginer.

Ours, à mon secours !

L'OURS. — Merci ! assez de farces ! je sais ce qu'il en coûte de venir à votre secours !

LE CHŒUR, *à l'OURS, avec intérêt.* — Vous ne souffrez pas de cette petite opération ?

L'OURS. — Au contraire, ça m'a soulagé, j'é-touffais ! c'est comme de lâcher le quatrième bouton de son gilet.

LE CHŒUR. — Ce diamant ?

L'OURS, *fade.* — L'épingle de sûreté que Mademoiselle va me donner pour ajuster la plaie qu'elle a faite à mes sentiments m'en tiendra lieu.

RHODO, *avec l'AVIATEUR sur son dos.* — Comment voulez-vous que je vous donne quelque chose avec ce bonhomme que j'ai sur le dos ?

L'OURS. — Flanquez-le par terre.

L'AVIATEUR. — Non, ne me lâchez pas !

LE CHŒUR. — Attendez, je vais vous dire ce qu'il faut faire. (*A l'AVIATEUR.*) N'ayez pas peur, je vous tiens solidement par la ceinture.

Vous connaissez le principe de l'aéroplane qui est le même que celui du cerf-volant,

Soulevé par l'obstacle et maintenu au lieu de queue par la poussée de son moteur ?

L'AVIATEUR. — C'est cela même.

LE CHŒUR. — Fixez vos yeux sur cette ligne pâle là-bas par où le jour va paraître.

L'AVIATEUR. — Je la vois.

LE CHŒUR. — Sentez-vous ce souffle qui vient du ciel entr'ouvert,

Je dis cet invisible courant au devant duquel l'âme lève la proue ?

L'AVIATEUR. — Je le sens.

LE CHŒUR. — Un cœur d'homme ne sera-t-il pas plus puissant à soulever son corps qu'un sale moteur à pétrole ?

Etendez les bras dans toute leur longueur en prenant fortement votre appui et votre équilibre sur les mains.

L'AVIATEUR. — Je l'ai pris.

LE CHŒUR. — Maintenant regardez le ciel et le jour qui va se lever, et Dieu même au milieu de sa création qui va paraître,

Et toute la terre avec ses montagnes et ses forêts et ses vallées, qui le regarde et qui se prépare à entonner le Psaume Cent trente-cinq !

Il le lâche.

L'AVIATEUR, *qui flotte en l'air les bras étendus.*
— Je le vois !

LE CHŒUR. — Bon ! Maintenant restez bien tranquille.

L'AVIATEUR. — Vous ne me lâchez pas au moins ?

LE CHŒUR. — Pas de danger !

L'AVIATEUR. — Je ne vous fatigue pas ? C'est beau !

Tout de même il faut que je rejoigne mon hôpital, que va dire l'infirmière ?

RHODO. — Il faut que j'aille à l'Usine. Voilà la sirène qui va commencer.

L'OURS. — Il faut que je regagne mon hôtel et réveille chacun de mes voyageurs avec un baiser sur le front et le fantôme de la note.

RHODO. — C'est le matin. Il fait froid.

LE CHŒUR. — Je vous invite tous. Nous avons encore une demi-heure avant le réveil. Il s'agit de bien l'employer. La suprême demi-heure !

L'OURS. — C'est cela, montons à bord !

L'AVIATEUR. — Où est votre bateau ?

L'OURS, *montrant la Grande Ourse qui brille dans une déchirure de nuages.* — Là.

L'AVIATEUR. — Ce n'est pas un bateau ! Ce sont sept puits de lumières auprès de chacun des-

quels je vois un sage qui médite sous un palmier.

L'OURS. — C'est parfaitement un bateau. Vous ne voyez pas tous ses feux allumés? Je sais ce que c'est qu'un bateau peut-être! J'ai commandé l'APACHE. Celui-ci s'appelle la Grande Ourse. C'est mon *totem*. (Ne cherchez pas à comprendre).

Ne voyez-vous pas la guibre et le beaupré? Un peu tortueux, je le reconnais.

L'AVIATEUR. — C'est trop haut! Nous ne pourrions jamais y arriver.

L'OURS. — Trop haut? Où avez-vous la tête?

L'AVIATEUR. — C'est ma foi vrai, je la vois maintenant à nos pieds,

Comme un grand paquebot dans un port la nuit.

L'OURS. — L'Ancre, pareille à une Croix faite de Cinq Diamants, est là-bas au-dessous de l'horizon,

Engagée au plus profond du corail antarctique.

Je la vois oblique dans la partie basse du ciel au-dessus de la ligne de mes palmiers, cent arbres à la file de cinquante mètres de haut!

RHODO, *battant des mains*. — Vite! partons!

L'AVIATEUR. — Etes-vous sûr au moins que c'est bien ici qu'on s'embarque? Il devrait y avoir une plaque comme pour l'arrêt des omnibus.

L'OURS, *montrant la borne kilométrique.* —
Lisez !

RHODO, *lisant entre les jambes du Rhabilleur.*
— « *Limite des Deux Mondes* ». C'est bien ça.

L'OURS. — Mon noir alérion accourt. Il n'y
a plus qu'à attendre.

C'est comme quand on arrive dans un port in-
connu après une longue traversée,

Et l'on voit un nègre luisant tout à coup qui
se tient à la coupée, à la lueur d'un immense œil
clignotant,

Et qui vous invite à descendre au milieu d'une
flotte dansante chargée d'énormes fruits !

L'AVIATEUR. — Je ne vois que ces feux allu-
més et je n'ai pas envie d'autre chose !

RHODO, *à l'OURS.* — J'ai un peu peur ! Vous
êtes sûr que c'est intéressant où nous allons ?

LE CHŒUR. — C'est le Ciel.

L'OURS. — Si ce n'était pas intéressant, pour-
quoi nous en cacherait-on la vue aussi souvent ?
C'est rare une nuit comme celle-ci.

RHODO. — Les nuages se sont dissipés et rien
ne monte encore du Rhône et du vaste marais de
Chetogne.

L'OURS. — Le Ciel ! ça dit tout. C'est comme
les affiches chez les déménageurs au mois d'août
qui parlent de la montagne et de la plage

Et que regardent les pauvres Parisiens de la rue Montorgueil!

RHODO. — C'est vrai! le Ciel! oui, c'est un mot qui fait plaisir à entendre on ne sait pas pourquoi.

L'AVIATEUR. — Je ne vois que ces feux allumés!

RHODO. — Des points blancs dans du papier noir.

LE CHŒUR. — Non, ce sont autant de dieux dans leurs tuniques de lumière!

L'OURS. — Tu vas voir si ce sont des points blancs.

L'AVIATEUR. — Des millions de bouches qui font O!

LE CHŒUR. — C'est comme quand on voyage la nuit et que l'on dort plus qu'à moitié.

Est-ce qu'on va arriver bientôt? Et l'on essuie la glace du compartiment et l'on voit tout là-bas un seul feu gros comme une tête d'épingle dans les ténèbres solides.

Et un quart d'heure encore et voilà que l'on se réveille dans l'immensité d'une ville,

Un fleuve avec ses quais, d'interminables rues avec toute sorte de noms qu'on peut lire que l'on coupe par le milieu, des boulevards qu'on longe, le fracas de la grande gare débordante!

RHODO. — Ou toutes ces stations qu'on traverse quand on revient de vacances à la Pente-côte dans l'odeur des champs de trèfle.

Et dans chacune d'elles un pensionnat de petites filles toutes chargées de paniers et de bottes de lilas !

L'OURS. — Partons ! Plus loin que ne nous emporte le baiser de la femme qu'on aime quand on l'embrasse pour la première fois sur la bouche !

La dernière seconde avant que chacun se réveille, la tête sur son propre oreiller !

Arrive en trombe conduite par le NAIN NOIR, avec un hurlement de sirène, une automobile où tous les acteurs se précipitent, l'AVIATEUR entre les bras de RHODO.

LA LUNE, qu'on oublie. — Au secours ! ne m'abandonnez pas !

On la hisse dans la voiture qui repart à fond de train. Coup de sirène dans le lointain.

LE RHABILLEUR, tout seul. — J'ai vu son mollet !

SCÈNE V

Le décor du premier tableau. Triste lumière du jour qui va se lever. Entre l'AURORE.

LE PRISONNIER. *Il se parle comme s'il se voyait lui-même du dehors.* — Qu'il est laid ! qu'il est vieux ! qu'il est triste !

Ne le réveille pas, déesse.

Ah ! c'est un si pauvre homme ! c'est si bon de dormir et si dur de se réveiller

Et de retrouver cette captivité éternelle !

Et de rouvrir les yeux, et de reprendre son âme et son corps, et toutes ces choses horribles et ennuyeuses !

Ah ! que s'il faut se réveiller, du moins que le souvenir de ces choses qu'il a vues une seconde avant le réveil ne s'efface pas,

Où la joie seule, si elles s'effacent, dont elles étaient le signe mystérieux :

La limite de la terre au milieu d'un abîme de lumière aussi mince que le bord d'une coupe, tenu comme un fil de harpe tendu,

Une île battue par l'écume, une plage au pied de montagnes sombres toute jonchée de grandes palmes desséchées...

L'AURORE enlève un à un les voiles de mousseline dont il est enveloppé. La triste figure apparaît toute jaune et hérissée de poils blancs. Elle lui souffle sur le front.

LE PRISONNIER, à voix basse. — Le jour se lève !

Rio de Janeiro, le 16 avril 1947.

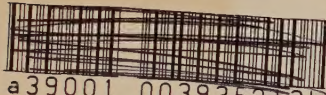
IMPRIMERIE DE LAGNY
EMMANUEL GREVIN ET FILS
-----5-1948-----

Dépôt légal : 9 Juillet 1928.

N° d'Éd. 1131. — N° d'Imp. 1580.

Imprimé en France.

PQ2605. L2P7 1928



a39001 003935213b

ŒUVRES DE PAUL CLAUDEL

THÉÂTRE

L'Annonce faite à Marie

L'Otage	Le Pain dur
Le Père humilié	Le Soulier de Satin
La Jeune Fille Violaine	
Le Livre de Christophe Colomb, suivi de	L'Homme et son Désir
Jeanne d'Arc au Bûcher	La Sagesse ou
Deux Farces lyriques	La Parabole du Festin
L'Histoire de Tobie et de Sara	Les Choéphores d'Eschyle
L'Ours et la Lune	Les Euménides d'Eschyle
Le Soulier de Satin, édition abrégée pour la scène	
L'Annonce faite à Marie, édition définitive pour la scène	

POÉSIE

Corona Benignitatis Anni Dei

Cinq grandes Odes	Feuilles de Saints
La Messe là-bas	La Cantate à trois Voix
La Légende de Prakriti	Cent Phrases pour Éventails
Poèmes et Paroles durant la Guerre de Trente Ans	
Dodoitzu, illustré de 32 compositions à l'aquarelle par Rihakou Harada	
Saint François, illustré de 12 lithographies par José-Maria Sert	

ESSAIS, LITTÉRATURE

Positions et Propositions, I et II

L'Oiseau Noir	Seigneur,
dans le Soleil Levant	apprenez-nous à prier
Introduction à la Peinture hollandaise	
Conversations dans le Loir-et-Cher	Un Poète regarde la Croix
Figures et Paraboles	L'Épée et le Miroir
Les Aventures de Sophie	L'Œil écoute
Discours et Remerciements	Contacts et Circonstances

MORCEAUX CHOISIS

Morceaux choisis

Pages de Prose	La Perle noire
recueillies et présentées par	textes recueillis et présentés par
André Blanchet	

COLLECTION CATHOLIQUE

Écoute, ma fille | Toi, qui es-tu ?

Ainsi donc encore une fois

ÉDITIONS RELIÉES

d'après les maquettes de Paul Bonet

L'Annonce faite à Marie	Le Père humilié
Le Soulier de Satin	Morceaux choisis
L'Otage	Poèmes et Paroles
Positions et Propositions, I	durant la Guerre de Trente Ans
L'Histoire de Tobie et de Sara	L'Œil écoute
Contacts et Circonstances	

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Théâtre, 2 volumes